

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**  
D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.*

**DEDIÉ AU ROI.**

J U I N 1 7 6 3.



NEUCHÂTEL,  
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

---

MDCCLXIII.

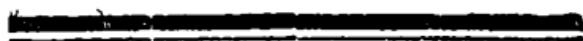




# JOURNAL HELVETIQUE.



J U I N 1763.



## NOUVELLE INTERPRETATION

*Des paroles de JESUS CHRIST, rapportées,  
MATTH. XI. v. 11. sur la fin.*

**J**E ne fais si quelqu'un peut lire sans étonnement, ce que nos Versions font dire à JESUS CHRIST de JEAN BAPTISTE, sçavoir, que *le moindre dans le Royaume des Cieux est plus grand que lui.* Quoi ! cet Home, non moins grand qu'ABRAHAM, que MOÏSE, que JOB, que SAMUEL, qu'HENOC, qu'ELIE, & que tous les Prophètes, seroit-il éfectivement inférieur au

plus petit, dans le Royaume des Cieux ?  
 Voici ce que MESSIEURS les Interpretes  
 de Berlin nous disent, dans leur Note,  
 sur ces paroles : „ Le sens est, que le  
 „ moindre des fidèles, depuis l'exaltation  
 „ du Seigneur, a bien d'autres conoif-  
 „ sances, sur le sujet de JESUS-CHRIST,  
 „ de sa Rédemption, & de son Règne,  
 „ que n'en a eû JEAN BAPTISTE, qui  
 „ mourut avant la pleine manifestation de  
 „ l'Évangile.. Il faut remarquer aussi,  
 „ *disent encore ces MESSIEURS*, que cette  
 „ réflexion de JESUS CHRIST censure in-  
 „ directement le doute où JEAN BAP-  
 „ TISTE venoit de paroître, sur son su-  
 „ jet, & qu'elle en découvre la cause,  
 „ c'est qu'il n'avoit pas de justes idées,  
 „ de la nature de son Règne. „

J'avoüé ingénument, que cette expli-  
 cation ne me satisfait en aucune manière.  
 On y attribue à JEAN BAPTISTE, sur le  
 sujet de JESUS CHRIST, de sa Rédemp-  
 tion, & de son Règne, une ignorance,  
 des préjugés, & des doutes, qui afoibli-  
 roient beaucoup, ce me semble, le té-  
 moignage qu'il avoit rendu si constam-  
 ment à nôtre Seigneur. Mais, me dira-t-  
 on, le défaut de lumières, & la variation  
 qu'on lui impute sont des choses démon-  
 trées, par la question même qu'il en-

voya faire à JESUS-CHRIST : *Etes-vous, celui qui devoit venir, ou si nous devons en attendre un autre?* Cela seroit vrai, s'il avoit fait cette question lui-même; mais ayant envoyé deux de ses Disciples la faire, n'est-il pas plus naturel de croire, qu'il voulut simplement leur fournir le moyen de dissiper leurs doutes, & de se guérir de leurs préjugés? Ses Disciples venoient de lui rapporter, dans sa prison, tous les grands miracles que JESUS-CHRIST avoit déjà faits, & en particulier la résurrection du Fils unique de la Veuve de NAIN. C'est alors, dit ST. LUC, qu'ayant fait appeler deux de ses Disciples, d'un certain caractère, ( en grec *duo tinas* ) il les envoya à JESUS. LUC VII. v. 19. L'Evangéliste ne dit pas, que ce saint homme envoya deux de ceux qui lui avoient raconté les merveilles du Seigneur. Il semble plûôt dire, qu'il en fit venir deux autres, auxquels il attribue un caractère particulier, par le mot grec *tinas*. Quel pouvoit être ce caractère, sinon l'entêtement, & l'obstination à ne pas reconnoître JESUS pour le MESSIE; parce qu'il ne déployoit pas sa puissance miraculeuse en faveur de son Précurseur, & qu'il le laissoit si longtems en prison? Cette longue

prison pouvoit éfectivement ébranler la foi des Disciples de JEAN; mais pouvoit-elle de même former des nuages, & jeter des doutes dans l'esprit de ce grand Home, qui avoit dit de JESUS: *Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde?* JEAN I. v. 36. Pouvoit-il trouver étrange, d'avoir à souffrir pour la justice les incomodités de sa prison, lui qui savoit si bien que le Sauveur, duquel il n'étoit pas, disoit-il, digne de délier le cordon du foulier, devoit être immolé pour procurer la vie éternelle à tous ceux qui croiroient en lui? L'Ange, qui étoit venu anoncer à ZACHARIE, qu'ÉLIZABETH sa Femme lui doneroit un Fils, ne lui avoit-il pas prédit, que ce Fils seroit grand devant le Seigneur, qu'il marcheroit devant lui avec l'esprit & la vertu d'ÉLIE, & qu'il seroit rempli du Saint Esprit dès le ventre de sa Mère? Un tel home, après avoir vû le Saint Esprit descendre sur JESUS come une colombe, & avoir entendu, en même tems, une voix du Ciel qui disoit, *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis plu*, pouvoit il comencer à douter, qu'il fut le MESSIE, & cela dans le moment même, qu'on lui en racontoit tant de miracles?

Pour se convaincre, que le moindre des

fidèles, depuis l'exaltation de JESUS CHRIST, n'a pas de sa Rédemption & de son Règne des idées plus justes & plus sublimes, que n'en a eû JEAN BAPTISTE, il suffira, je pense, de lire avec attention, ce que ce Saint home répondit à ses Disciples, quand ils furent venus lui dire: *Maître, celui qui étoit avec vous au delà du Jourdain, & à qui vous avez rendu témoignage, le voilà qui bâtise aussi, & tout le monde va à lui.* Personne, leur dit il, ne peut rien s'attribuer, s'il ne lui est doné du Ciel. Vous mêmes, vous m'êtes temoins, que j'ai dit, ce n'est pas moi qui suis le Christ: J'ai été seu ement envoyé devant lui. L'Epoux est celui à qui est l'Epouse; mais pour l'ami de l'Epoux qui est auprès de lui, & qui l'entend, il est ravi de joie à la voix de l'Epoux. Et c'est à cet égard que ma joie se trouve parfaite. Il faut qu'il croisse, & pour moi, il faut que je diminue. Celui qui vient d'enhaut, est au dessus de tous. Celui qui tire son origine de la terre est terrestre, & son langage est terrestre aussi. Celui qui vient du Ciel, est au dessus de tous. Et il rend témoignage de ce qu'il a vû, & de ce qu'il a oui, &

## ☉ JOURNAL HELVETIQUE

» personne ne peut démentir son témoi-  
» gnage (\*). Celui qui a reçu son témoi-  
» gnage a certifié par son sceau, que  
» Dieu est véritable. Car celui que Dieu  
» a envoyé, ne dit rien qui ne soit di-  
» vin; parce que Dieu ne lui donne point  
» l'esprit par mesure. Le Père aime le  
» Fils, & lui a mis toutes choses entre

---

(\*). Le verbe grec *lambanein* ne signifie pas seulement recevoir; mais aussi convaincre, condamner; & c'est au dernier sens, que JEAN l'emploie dans ce verset, quoi que dans le suivant, il s'en serve au premier sens, qui est véritablement le plus usité. Si nos Interprètes avoient fait attention au double sens de ce mot grec, ils n'auroient pas mis dans la bouche de JEAN BAPTISTE un langage qui se contredit: Ils prétendent, il est vrai, que ces paroles, *personne ne reçoit son témoignage* signifient simplement, que son témoignage est reçu de peu de personnes. C'est, suivant eux, une hyperbole, qui exprime bien vivement le desir qu'avoit JEAN BAPTISTE, de voir tout le monde accourir à JESUS-CHRIST. Cette manière de concilier deux versets opposés l'un à l'autre, est si heureuse & si honorable au Précurseur du MESSIE, qu'il est presque dommage que le verbe grec ait ce double sens, & que JEAN BAPTISTE ait dit auparavant, que *sa voix se trouvoit parfaite, à l'egard de la voix de l'Epoux, qui reçoit son Epouse.*

„ les mains. Qui croit au Fils a la vie  
 „ éternelle. Qui ne croit point au Fils,  
 „ ne jouira point de la vie; mais la co-  
 „ lère de Dieu demeure sur lui? JEAN III.  
 „ V. 26. 36. „

Après que JESUS eût répondu à ceux  
 que JEAN BAPTISTE lui avoit envoyés :  
*Allez rapporter à JEAN, ce que vous enten-*  
*dez, & ce que vous voyez. Les aveugles*  
*recouvrent la vuë, les boiteux marchent, les*  
*lépreux sont guéris, les sourds entendent,*  
*les morts ressuscitent, & l'Evangile est*  
*annoncé aux pauvres,* il ajouta: *Heureux*  
*quiconque n'aura point été rebuté de croire*  
*en moi.* Mais afin que le Peuple ne s'ima-  
 ginat pas, que par ces dernières paroles,  
 il eût voulu censurer JEAN, & le taxer  
 de n'avoir en lui qu'une foi chancelante,  
 il dit à toute la multitude: *Qu'êtes vous*  
*allez voir au désert? Un ro'eau agité du*  
*vent?* JEAN BAPTISTE vous a-t-il paru un  
 objet méprisable, indigne de vôtre atten-  
 tion, un home qui tint des discours fri-  
 voles, & qui fut incertain & flattant sur  
 mon sujet? N'a-t-il pas toujours été fer-  
 me, constant & invariable dans le témoi-  
 gnage qu'il m'a rendu? *Qu'êtes vous donc*  
*allez voir? Un home vêtu magnifiquement,*  
*vêtu d'habits mollets? Mais ceux qui sont*  
*vêtus de la sorte sont dans les maisons des*

**Roi.** Vous avez vû dans mon Précurseur un souverain mépris des richesses, des honneurs & des plaisirs, qu'on va chercher, ou admirer dans les palais des Grands de la terre. Les biens & les maux de la vie présente, pouroient ils faire douter un tel home, de la certitude d'une vérité, que le Saint Esprit lui a si bien révéle & qu'il l'a envoyé anoncer au monde? *Encore une fois, qu'etes vous allé à voir? Un Prophete? Oui, je vous le dis, & même plus qu'un Prophete. Car c'est de lui qu'il est écrit, l'envoie devant mon Messager, qui vous preparera votre chemin. Dieu auroit il donc envoyé devant moi son Messager, sans instructions suffisantes & certaines? Quelle voie m'auroit il préparé, avec une foi mêlée de défiance & doute? Je vous dis en verité, qu'entre tous ceux qui sont nes de femme, il n'y en a point eû de plus grand que JEAN BAPTISTE. Aucun Patriarche donc, ni aucun Prophete n'a eû plus que lui, une foi exemte de doute & d'incertitude.*

Le Seigneur lui-même nous l'assurant ainsi, quelle aparence y a-t il qu'il ait voulu ajouter ce que portent nos Versions, que le plus petit dans le Royaume des Cieux est plus grand que JEAN BAPTISTE? Le Grec peut aisément recevoir

une autre interprétation. Entre les douze Apôtres de JESUS CHRIST, il y en avoit deux qui portoient le nom de JAQUES, l'un Fils de ZEBEDE'E, & l'autre Fils d'ALPHE'E. ST. MARC appelle ce dernier JAQUES LE PETIT, en grec *Jacobos micros* ( MARC XV. v. 40; ) & cela vraisemblablement, parce qu'il étoit moins âgé, que JAQUES Fils de ZEBEDE'E. Le comparatif *microteros*, qu'on a traduit par les mots françois *le plus petit*, peut donc signifier ici, *un plus jeune*. Or JESUS-CHRIST étoit de quelques mois moins âgé que JEAN BAPTISTE, de la main duquel il avoit été bapisé, pour entrer après lui dans les fonctions de son Ministère. A tous ces égards donc, il pouvoit en se comparant avec JEAN BAPTISTE, se désigner lui-même par le mot *microteros*, pour dire *un plus jeune*. Alors il ne restera plus aucune difficulté dans ce passage. JESUS-CHRIST plus jeune que JEAN BAPTISTE, étoit de l'aveu même de ce dernier, plus grand que lui, dans le Royaume des Cieux. MATTH. III. v. 11.

On remarque dans les Evangiles, que JESUS-CHRIST, pour ne pas soulever avant le tems les Juifs contre sa personne, se gardoit bien de leur dire, en autant de mots, qu'il étoit le MESSIE; mais qu'il

ne perdoit aucune occasion, de le leur faire entendre. Tantôt il leur disoit, *Il y a ici quelqu'un qui est plus grand que le Temple* (MATTH. XII. v. 6.) tantôt, *Il y a ici plus que SALOMON* (LUC XI. v. 31.) De même ici, après avoir dit, qu'il n'y avoit point eû de plus grand prophète que JEAN BAPTISTE, il ajoute aussi-tôt; *mais un plus jeune est plus grand que lui dans le Royaume des Cieux.*

Nos Interprètes font dire à notre Seigneur (JEAN V. v. 31. *Si je me rendois témoignage à moi même. mon témoignage ne seroit pas digne de foi, ou ne seroit pas recevable. Il vaudroit mieux, ce me semble, traduire, Si je me rends témoignage à moi même, mon témoignage n'est il pas digne de foi? JESUS disoit aux Juifs, dans une autre occasion, Si je me rends témoignage à moi même, mon témoignage ne laisse pas d'être digne de foi. Et encore: Votre Loi porte que le témoignage de deux personnes, est digne de foi. Je me rends bien témoignage à moi même; mais le Père qui m'a envoyé, me le rend aussi. JEAN VIII. v. 14. & 18. De même au lieu de traduire (JEAN VIII.) v. 54. Si je me glorifiois moi même, ma gloire ne seroit rien, on pourroit traduire, Si je m' glorifie moi même, ma gloire est-elle sans fondement?*

Mais pour revenir au discours de nôtre Seigneur sur JEAN BAPTISTE, il le continue en ces termes, selon nos Versions: *C'est d'pris le tems de JEAN BAPTISTE, jusqu'à présent que le Royaume des Cieux est forcé, & ceux qui usent de violence l'emportent*, sur quoi l'on nous dit, dans le nouveau Testament de Berlin: „ Le sens „ est, que l'Évangile est annoncé, dès la „ prédication de JEAN BAPTISTE, & que „ ceux qui l'embrassent avec le plus d'ar- „ deur, sont ceux qui sembloient en être „ les plus indignes, des Péagers, des Sol- „ dats, & des Femmes de mauvaise vie. „

Je ne fais si le Grec ne seroit pas mieux rendu en ces mots: *C'est depuis le tems de JEAN BAPTISTE, jusqu'à présent, que le Royaume des Cieux éprouve de la violence, & que des hommes violens le déchirent.* Je vois au moins ( MATTH. XII. V. 19. ) que nôtre Seigneur employe le même verbe *arpazin*, pour marquer l'action du Méchant, qui enlève du cœur des incrédules la parole du Règne de Dieu, lors qu'ils l'entendent, & ne la goutent point. *Malheur à vous*, disoit JESUS CHRIST, *aux Docteurs de la Loi, parce qu'ayant pris la clé de la science, vous n'êtes pas entrés vous-mêmes, & vous avez empêché d'y entrer ceux qui le voulaient faire* LUC XII.

ŷ. 52. Ils se donoient la torture pour s'opposer au Fils de Dieu. Come ils avoient dit de son Précurseur, *Il est possédé du Démon*, ils dirent aussi de lui, qu'il chassoit les esprits immondes par BELZEBUT & qu'il n'étoit ami que des Péagers, & des gens de mauvaise vie. Ils fermoient aux homes le Royaume des Cieux, & les empêchoient d'y entrer. MATTH. XXIII. ŷ. 13.

JESUS-CHRIST poursuit encore, en disant : *Tous les Prophètes & la Loi ont prophétisé jusqu'à JEAN, & soit que vous vouliez ou non, me recevoir, il est l'ELIE qui devoit venir. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende.* Jusqu'à la venue de JEAN BAPTISTE, les Juifs avoient dû s'instruire dans la Loi & dans les Prophètes, du dessein que Dieu avoit formé d'envoyer le MESSIE au monde pour le salut du Genre-Humain. JEAN, par sa prédiction, fit l'ouverture d'une nouvelle économie, puis qu'il anonçoit aux Juifs que le MESSIE alloit paroître, qu'il étoit déjà au milieu d'eux, quoi qu'ils ne le connusent pas, & qu'ils devoient se préparer par une prompte & sincère conversion, à le recevoir. MALACHIE, le dernier des Prophètes du Vieux Testament, avoit promis que Dieu enverroit son Messager

avant la venue du MESSIE, & il avoit désigné ce Précurseur sous le nom d'ELIE; parce qu'il devoit être animé du même esprit, & de la même intrépidité, que ce grand Prophète. On ne pouvoit croire, que JEAN BAPTISTE fut ce Précurseur, sans être par-là disposé à reconnoître JESUS pour le MESSIE. Voilà pourquoi, le Seigneur vouloit que les personnes intelligentes se convainquissent bien de la première de ces deux vérités, puis qu'elle les conduiroit à admettre la seconde, come une conséquence qui en découloit nécessairement, & qui étoit de la dernière importance pour leur salut.





## LE VRAI TALISMAN

## CHAPITRE VI.

**M**ORNAY se promenoit un jour le long d'un fossé assez profond, en faisant des réflexions; car il trouvoit tous les jours occasion d'en faire sur les différentes actions de ceux qu'il fréquentoit. Le Vieillard invisible lui donoit des conseils, à son ordinaire. Je vois, lui disoit il, que la corruption des homes est à son cômble; il n'y a plus que dissimulation & vanité dans leur conduite; il en est peu qui aiment la vertu, & dans le peu de bien qu'ils font, je n'y trouve aucun motif purement honête. Le sort de leurs semb'ables ne les touche plus; à peine leur seroient-ils utiles, quand même ils pourroient les servir sans travail & sans préjudice de leur propre intérêt. Il faut faire en sorte que tu ne doives qu'à la vertu les faveurs de la fortune, & non au crédit de tes protecteurs.

Pourquoi implorer plus longtems la médiation des autres pour obtenir les regards favorables

favorables du Souverain ? Il aime les Sages & récompense le vrai mérite, quand il le conoit. Heureux si la flatterie, & la calomnie qui lui parle sous ses auspices, n'empêchoient souvent ses yeux de l'apercevoir ! Mais les Rois sont plus malheureux que le reste des homes : A combien d'artifices ne sont ils pas en bute ! Les plus sages sont encore souvent surpris : L'imposture & l'intérêt repoussent loin d'eux la vérité & la justice. Une infinité de méchans, d'autant plus séducteurs, qu'ils se cachent sous le voile de la vertu & de l'affection, s'étudient à leur plaire, les trompent, dissimulent adroitement pour gagner leur confiance, applaudissent jusqu'à leurs défauts & font tout contre l'honneur & la conscience, pour contenter les passions de leur Maître ; car quel est l'home assez parfait, qui n'en ait pas de dérèglées sur quelque article ?

Dès que ces Courtisans imposteurs ont séduit leur Souverain, tout ce qui sort de leur bouche prend à ses yeux l'air de la vérité. Que les Rois sont à plaindre, quand ils ne voient pas par leurs propres yeux ; & qu'ils jugent sans conoitre par eux-mêmes !

Celui qui gouverne ce Royaume est bon

& juste; le vrai mérite est sûr d'être heureux, quand il peut percer jusqu'à lui. Su'il punit, c'est toujours à regret; il croit ne frapper que des coupables, & donne à l'innocence le prix qui lui est dû, quand il l'a reconuë. Il faut que tu t'adresSES à lui-même, que tu lui exposes l'injustice du sort que tu as subi, ton amour pour lui, ton zèle pour son service & ton affection pour tes Concitoyens. Il conoit ta sagesse; les Dieux l'éclaireront dans son jugement, parce qu'il cherchera la vérité de bonne foi. Tu dois espérer d'être plutôt heureux, quand il agira par lui-même, que s'il n'agit que par des mains injustes ou intéressées, qui pervertissent le bien qu'il leur confie. Quand on veut obtenir des faveurs du Ciel, c'est aux Maitres du Destin que l'on s'adresse; l'on réussit rarement, quand on employe le Ministère de ceux, qui ne sont auprès d'eux que pour servir leur culte & implorer leurs secours pour eux-mêmes. Les médiateurs qu'on emploieroit sont impuissans ou vicieux; une prière vive & sincère, adressée directement aux Maitres en obtient presque toujours des regards favorables, à moins que leur justice & leur sagesse ne soient contraintes de s'y refuser.

Tandis que MORNAY étoit occupé à

écouter les avis du Vieillard invisible, il ne s'apercevoit pas du fossé dans lequel il étoit sur le point de tomber ; un faux pas l'y précipita. Sa chute fut d'autant plus violente, que par sa distraction il avoit été hors d'état de la ralentir. Il faisoit ses efforts pour s'en retirer, lorsqu'un homme passant sur le chemin vint à l'apercevoir ; cet homme étoit chargé d'un fardeau assez considérable, qu'il jeta par terre dans l'instant, pour courir au secours de MORNAY. Il le retira du fossé, parut fort empressé à lui demander si sa chute avoit été funeste, s'il ne se sentoit pas quelque contusion, lui offrit tous les services qui dépendroient de lui & voulut l'engager à aller se reposer dans une maisonnette qu'il avoit à deux pas de là, dans le bois voisin.

MORNAY fut ravi d'avoir trouvé un cœur humain ; le zèle de cet homme le surprenoit fort : Il crut que la générosité & la bone foi s'étoient arrêtées chez le bas Peuple & n'avoient pas entièrement quitté le séjour des mortels. Il n'osoit faire usage du Talisman à l'égard de son bienfaiteur ; cet homme lui paroissoit d'une simplicité à ne pouvoir agir dans des vues intéressées & vicieuses ; cependant, dit MORNAY, il est homme ; quoique dans un état vil, il

est de la même nature que le Roi le plus puissant; le Destin pouvoit mettre celui-ci sur le Trône & le Roi à la charue, & ce n'est pas toujours le pouvoir, les dignités ou l'opulence, qui pervertissent les sentimens du cœur; Tant de mauvais exemples corrompent les plus heureux caractères; la plupart deviennent inhumains par imitation, & les Petits sont souvent faux & méchans à l'exemple des Grands. On trouve maintenant si peu de sincérité, si peu de grandeur d'ame dans tout état, qu'il faut se défier des pauvres come des riches, de ceux qui passent pour bons, come d'un méchant reconnu pour tel.

MORNAY essaya alors le Talisman. J'espère bien, dit le Bienfaiteur, que mes soins ne seront pas perdus: Ce Monsieur paroît un homme *come il faut*; il me récompensera bien de ma peine. Si j'avois sù n'en devoir retirer aucun salaire, j'eusse fait mon chemin, & je n'eusse pas perdu mon tems à le secourir; mais j'ai crû devoir gagner d'avantage en le retirant, que si j'avois poursuivi ma route. Plus je lui ferai de politesses, plus il me payera généreusement, & je fais, peut-être, une petite fortune: Ma foi, il fait bon savoir profiter des occasions!

Cependant ils arrivèrent à la maison de

cet honête home , où après avoir pris quelques momens de repos , MORNAY reprit le chemin de la ville : Il dona , avant de partir , quelques pièces d'argent à son bienfaiteur , qui sembloit vouloir les refuser ; il souffrit même quelques instances ; mais en les acceptant , il y jeta un coup d'œil fort exact & empressé , & MORNAY conut à son air mécontent , qu'il s'attendoit à recevoir d'avantage.

Quel sujet de réflexions pour MORNAY ! il en faisoit de très sérieuses pendant son chemin , quand il se vit attaqué par deux Brigans , qui sans doute en vouloient à sa vie. Come il étoit encore foible de sa chute , son courage ne le servoit qu'imparfaitement ; il auroit succombé , si un jeune home bien mis & de bone mine , qui passa heureusement , ne fut venu à son secours. Celui-ci , brave & adroit , tomba avec impétuosité l'épée à la main sur ces deux coquins , qui , voyant MORNAY hors de défense , se tournèrent tous deux contre le nouveau venu. Il se batit come un Lion & terrassa bientôt le plus hardi d'un coup mortel qu'il lui porta au travers du corps. Dans le même instant il jeta un regard sur MORNAY , come pour lui demander son aprobation , & se préci-

pita sur l'autre brigand qu'il abatit à ses pieds après une courte défense.

MORNAY fit tous ses efforts pour témoigner sa vive reconnaissance à ce brave libérateur : Il ne savoit de quels termes se servir, pour développer ce qu'il sentoit dans son ame ; mais il ne disoit rien de sa bravoure. Il lui demanda à qui il devoit un service si important. Le jeune home l'écoutoit assez froidement, & ne pensoit pas même à lui doner les secours qu'exigeoit sa foiblesse ; il lui dit qu'il étoit le Chevalier de ... si célèbre par son courage & par le nombre de téméraires, ajouta-t-il, que son épée avoit mis dans le devoir.

MORNAY surpris de cette froideur, après le zèle qu'il venoit d'éprouver voulut en conoitre la cause ; le Talisman l'aprofondit.

Ce n'est guère pour l'amour de lui, dit le Chevalier, que j'ai volé à son secours : J'ai trouvé occasion de faire conoitre mon courage & ma dextérité ; il étoit naturel que je la faisis ; mais ce bon-home ne m'en dit pas un mot ; cette indifférence me fait repentir, en quelque façon, de m'être exposé inutilement. Que m'importe sa reconnaissance ? J'ai cherché les éloges qu'exige ma bravoure ; c'est là tou-

te ma passion. J'aimerois mieux qu'il me félicitat & qu'il me promit de publier mon intrépidité & mon adresse. Se peut-il qu'un mérite aussi distingué n'excite pas son admiration ! Croit-il que c'est le hazard , qui m'a fait triompher ? Allons chercher des gens qui estiment le courage.

Le Chevalier quita alors MORNAY, sans beaucoup de cérémonies & sans lui offrir aucun secours : Il paroissoit outré de son silence sur ce qui le touchoit le plus vivement.

MORNAY avoit à peine la force de se soutenir ; il n'eût jamais pû se porter jusqu'à la ville, sans l'aide de quelqu'un qui le soutint : Il atendit que quelque passant le secourut par compassion où par intérêt.

Le premier qui se présenta fut un Poète, que son enthousiasme avoit amené jusques dans cette promenade solitaire. Il rêvoit alors à fabriquer un long Poème sur un rien pompeux : Il s'admiroit en lui même, déclamant assez hautement ses nouvelles productions, & étoit sur le point de retourner sur ses pas, pour venir ennuyer quelqu'un par le récit de ses vers. Il fut ravi de rencontrer MORNAY, qui lui demanda quelques secours. Il s'offrit, avec beaucoup d'empressement, & lui pré-

fenta le bras pour le conduire, dans l'espérance qu'il voudroit bien écouter sa déclamation le long du chemin. Il présuma que par reconnoissance, il l'entendrait attentivement & l'applaudiroit sans doute. En effet, à peine s'informa-t-il de l'accident qui l'avoit réduit à cette situation. L'aventure des brigans ne le toucha qu'autant qu'il y trouva de quoi faire un long Poëme épique. Si ces conquins, dit-il à MORNAY, m'avoient ataqué, ils m'auroient fait perdre les plus belles idées que jamais l'esprit humain ait pû avoir. Je suis venu dans cette promenade, pour y achever dans la solitude un magnifique Poëme, qui va surprendre toute la République des Lettres. Vous ne ferez pas faché sans doute d'en avoir entendu quelques lambaux; vous allez juger de la noblesse des pensées, de l'énergie des expressions &c.

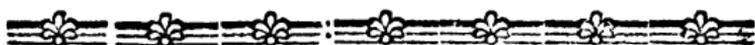
Le Poëte comença alors à lui débiter son Poëme, qu'il l'obligea d'écouter jusqu'à la fin. MORNAY fut contraint d'avalier l'ennui qu'il lui causa, jusqu'à la lie, par le besoin extrême qu'il avoit de son bras pour se soutenir: Il se contenta de bâiller de tems en tems, sans lui parler, afin qu'il eût plutôt fini. Mais le Poëte fut indigné qu'il ne répondit rien aux

beaux endroits qu'il lui faisoit remarquer avec emphase, & le quita aux portes de la ville, sur l'entrée d'un Temple; sous le prétexte qu'il devoit incessamment aller voir son Imprimeur, qui atendoit son ouvrage avec impatience, pour en faire sa fortune.

La folie de ce frénétique eût excité les rires de MORNAY, si ses dernières aventures ne lui eussent plus indubitablement manifesté l'orgueil & l'insensibilité du cœur humain. Il ne trouvoit plus personne qui fit le bien par grandeur d'ame; les meilleures actions se pervertissoient & n'étoient plus inspirées que par des motifs honteux.

*Fin du Chapitre V I.*





## R E M A R Q U E S

*Sur l'histoire de M. de SULLY.*

**O**N a vû dans le Journal Helvétique de Novembre 1762 page 471 un Eloge du Duc de SULLY, mais fort abrégé; on se propose d'ajouter ici quelques traits à ce tableau, tirés des Mémoires de c t Homme illustre; on y joindra encore ce qu'il dit de curieux de son auguste Maître, le Roi HENRI IV.

M. de SULLY s'entretenoit un jour avec quelques Courtisans en présence de ce grand Prince, des Homes les plus célèbres dont l'Histoire a parlé, & HENRI IV. lui demanda auquel de tous il eût le plus souhaité de ressembler. Après avoir passé en revue les Homes les plus fameux, soit anciens, soit modernes. C'est à vous même, SIRE, ajouta SULLY, après avoir fait cette énumération, *de choisir de tous ces grands Homes, celui auquel vous aimeriez le mieux ressembler, toutes compensations faites. Et de voir si vous n'y perdriez point. Vous qui certainement les avés surpassés en plusieurs choses.* Cet éloge étoit d'autant plus déli-

cat & moins suspect, que celui qui le donnoit louoit rarement, & ne passoit pas pour flatteur (\*), mais HENRI réunissoit en éfet toutes les qualités du Héros à celles d'un bon Roi, & d'un honête Homme. S'il y a quelqu'un auquel on le puisse comparer, c'est à JULES CESAR; il étoit courageux come lui; il dompta les François ligués contre sa Personne, & conquit le Royaume, ainsi que CESAR triompha des Romains; mais il y a cette différence remarquable, c'est que CESAR détruisit les Loix, ruina la liberté, & mit aux fers sa Patrie, au lieu que les victoires de HENRI rétablirent les Loix & la Liberté opprimées, & qu'il monta sur un Trône qui lui appartenoit légitimement. Ils avoient tous les deux beaucoup d'esprit, l'ame grande, & quelques foiblesses: L'un &

---

(\*) M. de SULLY, dit son Historien, n'étoit rien moins que flatteur, il avoit même quelque chose de dur & de sévère. Dans sa retraite même, il ne se permettoit que peu de délassement, & conservoit toujours un air de décence & de dignité. Il avoit une Compagnie des Gardes & une autre de Suisses, outre un grand nombre de Domestiques; quoiqu'il reçût à sa table plusieurs Gentilhommes, il n'y avoit que deux fauteuils, l'un pour lui, l'autre pour sa Femme. La Duchesse de ROHAN sa Fille n'avoit qu'un simple tabouret.

l'autre furent les victimes de leur clémence & des Persones qu'ils avoient le plus aimées. On soupçona la Marquise de VERNEUIL, Maitresse de HENRI, & la Reine même, d'être complices de sa mort, & l'on fait que BRUTUS, que CESAR nommoit son Fils, fut un des Chefs des Conjurés, qui le poignardèrent. HENRI, dit SULLY, respectoit la vérité, lors même quelle l'aussait, & le rendoit le plus coupable. Il dit à quelqu'un qui le louoit, je conois mes foiblesses mieux que personne, & je travaille tous les jours à les surmonter. Un Prédicateur seditieux l'ayant apostrophé durement dans un de ses Sermons, le Roi lui dit, *Mon Père, j'écoute vos censures sans murmure, pourvu que le Public n'en soit pas le témoin. Si vous ne respectés pas HENRI vous devés respecter le Roi (\*)*.

Quoi qu'il eût l'ame ferme & courageuse, il étoit fort sensible à l'ingratitude de ses Serviteurs, & des Grands, qu'il

---

(\*) C'étoit le Père GENTHIER, qui voyant entrer le Roi dans l'Eglise avec la Marquise de VERNEUIL, sa Maitresse & d'autres Dames, lui dit, en l'apostrophant, SIRE, ne vous lassés vous jamais de venir avec un Serrail entendre la parole de Dieu, & de doner un si grand scandale dans le lieu saint? Mémoires de SULLY.

avoit comblés de biens. Il redoutoit même les trames sourdes & les secrets resentimens de ses ennemis; il prévoit qu'il seroit tôt ou tard la victime de la superstition & de la trahison la plus noire; il eût sur ce sujet des pressentimens qui ne se confirmèrent que trop par sa mort tragique. Il fut en éfet tué par RAVAILLAC le Vendredi 14 Mai 1610. âgé de 58. ans. Le jour auparavant il avoit dit en soupirant, qu'il sentoit dans le cœur une angoisse dont il n'étoit pas le maître; & que ce jour qui étoit celui du couronnement de la Reine, (MARIE DE MEDECIS) lui seroit fatal. Il avoit tenu le même langage à SULLY, quelque tems auparavant; *je ne veux point vous celer*, lui avoit-il dit, *qu'on m'a prédit que je devois être tué à la première magnificence que je ferois, & que je mourrois dans un Carosse, c'est ce qui fait que je les crains. Ha! maudit sacre tu seras cause de ma mort.* Il fut tué d'un coup de couteau dans un Carosse, à côté du Duc d'ÉPERNON, qui empêcha qu'on ne fit mourir sur le champ RAVAILLAC come on vouloit le faire; ce qui semble justifier ce Duc, qui fut violemment soupçonné.

Ainsi mourut ce grand Roi, dans le sein de la Paix, & au faite de la gloire.

j'ajouterois de la prospérité, puis qu'il avoit triomphé de tous les ennemis, & qu'il étoit monté, malgré eux, sur le Trône de la France; mais des chagrins d'autant plus cuisans qu'ils étoient secrets, puis qu'il n'en faisoit confidence qu'à SULLY, lui déchiroient le cœur; il l'avoit pour son malheur trop tendre & trop sensible, & la Reine le tourmentoit par ses caprices, par ses jalousies, & par ses prétentions ambitieuses. Il n'étoit guère mieux traité par ses Maitresses, qui abusoient de sa bonté, & dont la fidélité lui étoit fort suspecte; la Marquise de VERNEUIL fut même aculée d'être complice de sa mort tragique; elle se justifia, il est vrai, & que pouvoit elle espérer de plus que d'être Maitresse du Roi! Mais come le disoit CESAR de sa Femme qu'il *répudia*, autre conformité avec HENRI IV. *il ne faut pas même que l'Épouse de CESAR, puisse être soupçonnée.*

HENRI ne fut pas plus heureux dans le choix de ses amis, qu'il combloit de biens & d'honneurs. Excepté SULLY, qui signala en toutes occasions sa fidélité & sa reconnoissance, tous les autres ne se signalèrent guère que par leur ingratitude, pour un Courtisan qu'il satisfaisoit par ses dons, ou quelque dignité, il en mécon-

tentoit vingt; tout l'or, tout l'argent de la France auroit à peine pû suffire pour assouvir ou leur ambition, ou leur avidité & leur avarice.

Malgré son excessive clémence, il fut forcé de punir de mort les perfidies & les trahisons du Maréchal de BIRON; mais toujours porté à pardonner, il auroit obtenu sa grace, s'il avoit eû assez de candeur pour avouer ses crimes.

HENRI, come CESAR, aimoit mieux s'exposer aux complots & aux traits cruels de ses énemis, que de craindre sans cesse, & d'être toujours occupé à se venger & à punir (\*). *Il ne connoissoit*, disoit il, *personne*, qui le consolât mieux de ses différens chagrins que SULLY, pour lequel il avoit une parfaite confiance, & qui la méritoit par son attachement & par les services.

Rien de plus sage que les conseils qu'il donoit à son maître: Il vouloit le rendre le plus grand Roi de la Chrétienté, non

(\*) SULLY étoit assez superstitieux; il rapporte qu'un Home qui se méloit d'astrologie, nommé THOMASSIN, étant interrogé par HENRI, il lui prédit qu'il eût à se garder du mois de Mai 1610. jusqu'à lui désigner le jour & l'heure auxquels il devoit être tué. Il ajoute que la nuit avant sa mort tragique, la Reine songea qu'on tuoit le Roi d'un coup de couteau.

par ses victoires & par ses conquêtes, car le trop d'étendue d'un Etat nuit plus qu'il ne sert à sa force, *Tout bien pesé*, disoit-il, *le plus grand, le plus solide avantage qu'un Prince pût se procurer par ses conquêtes seroit en les distribuant équitablement, d'acquiescer le droit d'être regardé comme le Bienfaiteur & l'arbitre de toute l'Europe.*

M. de SULLY fit plusieurs Règlements utiles, qui ne furent point exécutés, la mort du Roi ayant rompu tous ses projets; tel étoit celui de maintenir si exactement la discipline militaire, considérée non-seulement dans le tems de la guerre, mais encore dans la paix, que la Personne du Marchand, du Laboureur, du Pasteur, de l'Artisan, eût été regardée comme sacrée: Ces quatre sortes de Profession, sur lesquelles il est vrai de dire que roule tout l'Etat, auroient trouvé une entière sûreté contre les violences du Soldat & de la Noblesse: Et la subordination auroit été exactement observée.

SULLY vouloit encore établir des *Censeurs*, à la manière des Romains, chargés de poursuivre & de punir exemplairement tous ceux, qui par le scandale d'une vie prodigue ou dissolue, ruinoient leur famille, donnoient un pernicieux exemple,

&

& portoient un notable préjudice au Public, par leurs défords & leurs dépenses.

On ne parle point ici du grand dessein de HENRI de changer en quelque sorte la face de l'Europe, en y perpétuant l'ordre & la paix, par une Diète générale qui termineroit tous les différens. Spéculation dont l'exécution n'est pas aisée, mais qui prouve du moins une ame noble & élevée.

On a dit que le Duc de SULLY fut ferme & constant dans la profession de la Religion Protestante, quoique plusieurs Persones doutassent de sa persévérance : Il reçut des mortifications de la part des Réformés, qui l'acusoient de manquer de zèle pour sa foi, parce que le sien étoit sage & éclairé, & qu'il se désoit de cet attachement aveugle & outré qu'inspire d'ordinaire la créance qu'on a sucée avec le lait, & qui est plutôt l'ouvrage de la prévention que le fruit de l'instruction : Mais l'illustre BEZE rendoit justice à SULLY ; il l'aimoit & l'estimoit beaucoup, & quelques jours avant sa mort il chargea un de ses amis de lui envoyer de sa part un de ses Livres, come un témoignage authentique de son souvenir, de sa reconnoissance, & de sa considération.

Le Cardinal du PERRON écrivoit à SULLY qu'il n'étoit guère moins estimé & aimé à Rome, qu'il l'étoit à Geneve. Le Pape CLEMENT VIII. lui adressa un Bref fort obligeant, & son Successeur PAUL V. lui en écrivit un autre l'an 1607 (\*), qui ne l'étoit pas moins: Tant il est vrai qu'une probité sincère est respectée dans toutes les Religions: Celle qui est l'effet de la raison, de la persuasion, & qui produit des sentimens nobles & modérés ne sauroit être suspecte; & il y a de l'honneur & de la dignité non seulement à la pratiquer, mais encore à la chérir, & à la défendre. Il n'y a que l'incrédule qui flotte dans un doute perpétuel, parce qu'il manque de principes certains.

Les tentatives & les sollicitations que firent ces deux Papes, & plusieurs Prélats distingués, pour engager M. de SULLY à se faire Catholique, ne furent pas les seules épreuves auxquelles sa foi fut exposée:

---

(\*) L'an 1613. M. de SULLY reçut encore une Lettre latine du Pape URBAIN VII. & le même Pape lui écrivit un second Bref très obligeant, où il le sollicitoit fort de se faire Catholique. Ce second Bref est du 16 Juillet 1613. Rien ne put jamais ébranler la foi de ce Duc, auquel son Epouse fit dresser un superbe Mausolée l'an 1642.

HENRI lui même, ce Prince qui l'aimoit tendrement, lui promit l'épée de *Connétable*, & une de ses Filles naturelles en Mariage pour son Fils, ayant pour dot des dignités & des gouvernemens considérables, à condition qu'il se fit Catholique; mais il fut inébranlable & ne se laissa point séduire à un faux éclat (\*).

M. de SULLY n'étoit point entêté de cette espèce de grandeur, qui ne se manifeste que par de vains titres & un étalage d'orgueil & de vanité; il faisoit consister la vraie grandeur à être utile, & à procurer du bien à la Société; voilà pourquoi il désiroit avec ardeur que la haute noblesse fut assez sage pour ne pas mépriser les finances, qui font la force d'un Etat, & qu'il cultivoit lui même avec tant de succès & d'avantage pour le Royau-

R r 2

---

(\*) Quand le Roi fit cette proposition à SULLY, il lui répondit: Qu'il seroit sincèrement au désespoir d'augmenter en biens, en honneurs, & en dignités aux dépens de sa conscience; que s'il avoit à changer de Religion, la seule conviction intérieure l'y porteroit & non l'avarice, l'ambition ou la vanité; & que s'il en agissoit autrement il doneroit lieu à sa Majesté de soupçonner sa fidélité; un homme capable de manquer à son Dieu, peut bien devenir infidèle à son Souverain.

me. *Il n'y a, disoit-il, qu'un préjugé aveugle qui fasse regarder l'occupation du commerce & des finances, come indigne du Gentilhomme : Le vrai grand Homme ne cherche qu'à être utile à sa Patrie, de quelque manière que ce soit, & où est la bassesse, sinon à laisser flétrir par une vie molle & éfeminée, durant la paix, toute la gloire dont on a pû se couvrir durant la guerre ?* Réflexion judicieuse, ajoute son Historien ; pourquoi la noblesse se dégraderoit-elle d'avantage par la finance, le commerce, & les autres fonctions de bons Citoyens, que par les belles Lettres, quelle n'a pas honte de cultiver aujourd'hui ? Espérons que l'un viendra après l'autre, & que la prévention ne durera pas toujours, surtout, dans un Siècle aussi éclairé que l'est celui ci.

Come SULLY étoit convaincu lui même de la pureté de ses sentimens, & qu'il n'en avoit que de généreux, rien n'étoit capable de lui en faire changer ; & quoi qu'il donat l'exemple de fidélité & de soumission au Roi qu'il chériffoit. autant qu'il en étoit aimé, il osoit lui résister dans des choses qui lui paroiffoient contraires à son service, ou qui pouvoient faire tort à sa gloire. Il étoit donc bien éloigné de cette basse adulation qui encense jusqu'aux

vices des Princes , flatte leurs inclinations,  
& leur aplanit la route du crime ,

Méprisables flatteurs , présent le plus funeste ,  
Que puisse faire aux Rois la colère céleste.

Les Courtisans s'imaginoient quelque-fois que la disgrâce de SULLY étoit prochaine & inévitable, parce qu'ils avoient entendu le Roi se plaindre de l'opiniâtreté de ce Ministre, & de son austérité. Après une conversation fort animées, il dit même un jour sortant de la Chambre de SULLY, *cet Homme m'est insupportable.* Mais il revenoit d'abord à lui, parce qu'il sentoit qu'il avoit raison, & qu'il ne lui résistoit que pour sa gloire, & pour le bien de l'Etat, qui étoit son unique objet.

HENRI étoit d'ailleurs d'un caractère doux & judicieux; on le sollicitoit à faire punir un home qui l'avoit ofensé: *Ha! laissez le aller,* repliqua-t il, *c'est un méchant, il sera assez puni par son crime, & par ses remords.* Il aimoit tendrement ses Sujets: Ayant appris que la Loire s'étant débordée avoit fait l'an 1608. un ravage terrible, il écrivit à SULLY, *Dieu m'a donné mes Sujets, pour les cherir & les conserver comme mes Enfans. Que mon conseil les traite avec charité. Les aumônes sont très agréables à*

*Dieu, particulièrement en cet accident ; Qu'on les soulage de tout ce que l'on jugera que je pourrai faire.* Je fécondai de tout mon pouvoir, dit SULLY, les pieufes intentions du Roi, qui étoit chéri de ses Sujets, à la félicité desquels il vouloit consacrer le reste de sa vie.

Quoi que les bienfaits du Monarque & de son Ministre ne fissent souvent que des ingrats, ils ne cessoient pas de les répandre ; & malgré des dépenses extraordinaires, pour réparer les grands chemins (\*) & les places fortes, le Roi par l'œconomie & l'habileté de son Ministre mit quarante millions dans ses cofres. Il n'entreprendoit rien qu'après y avoir pensé mûrement, bien éloigné de l'ignorante précipitation de ces Princes, qui font des entreprises au dessus de leurs forces, & qui, parce qu'ils peuvent beaucoup, croient

---

(\*) M. de SULLY avoit le même goût que son Maître, pour des établissemens bons & utiles ; il faisoit travailler les Pauvres dans toutes ses maisons de campagne, où il fit des réparations considérables qui subsistent encore : Il mourut dans le Château de Villeban, l'an 1641. âgé de 82 ans. Il fit bâtir ce Château, qui est d'une grande beauté Il fonda des Eglises & des Hôpitaux. Dans presque tous ces Châteaux, on y voyoit de grands portraits de HENRI son bon Maître.

pouvoir tout, & qui en ruinant leurs Sujets font enfin réduits à ne pouvoir rien du tout. ST. LOUIS recomanda expressement à son Fils de ne point aliéner son Domaine, & de ne rien lever sur ses Sujets contre leur gré, & sans leur consentement.

HENRI IV. ne tiroit d'impôts que seize millions, & malgré ses dettes acquittées & beaucoup de dépenses, il laissa quarante millions dans ses coffres; come on l'a dit. M. de SULLY remarque qu'aucun Roi de la troisième race jusqu'à CHARLES VIII. ne s'engagea dans des conquêtes éloignées, ni même ne déclara la guerre en forme, à aucun des Princes ses voisins. Avec cet esprit de modération & d'économie ils trouvoient que rien ne leur manquoit, ils satisfaisoient à tout, sans engager ni aliéner leur Domaine, & par conséquent ils étoient en effet, malgré leur pauvreté apparente, beaucoup plus riches que leurs Successeurs, au milieu de tous les trésors que leur ont acquis un pouvoir sans bornes, & une autorité absolue.

On ne doit imputer, dit l'Historien de SULLY, qu'à l'ambition des Grands du Royaume, les dissensions qui l'ont déchiré. La forme Républicaine ne peut

dit-il, faire le bonheur que d'un très petit Etat. Il n'y a pas assez d'ordre ni d'union ; de médiocres vertus suffisent dans un Etat Monarchique pour le bien, si elles ne suffisent pas le mieux. D'un autre côté tous les vices auxquels les Princes peuvent être sujets ne sont pas tous contraires au bonheur du Peuple ; quelques uns même y servent, d'autres ne font que le suspendre. L'incapacité du Souverain (\*) peut se suppléer par l'habileté & le choix du Ministre. Sous un Gouvernement Royal nul mal n'est de longue durée, ni irrémédiable. Tous les malheurs, toutes les Révolutions qui affigent, ou détruisent un Etat, viennent d'un manque de subordination.

Un Gentilhomme François, nommé BODILLON assassina le Roi CHILPERIC, & se vengea de cette manière, d'un traitement ignominieux qu'il avoit reçu de ce Prince, pour lui avoir remontré un peu

---

(\*) Au commencement du Règne de HENRI, il y avoit de grands Princes en Europe ; je dis *grands*, par leur génie, plus que par leur puissance. HENRI IV. qui mérite la première place en France ; la Reine ELIZABETH est bien digne de la seconde en Angleterre ; PHILIPPE II. régnoit en Espagne, & le Pape SIXTE V. occupoit le Siège de Rome.

librement le danger d'une imposition excessive qu'il vouloit établir.

Les Maures d'Espagne ofrirent à HENRI IV. de féconder ses projets contre l'Espagne à leurs dépens; ils ne demandoient qu'un azile en France au cas de malheur, & promettoient de changer de Religion, & d'embrasser la Religion Réformée, non la Catholique, que l'Inquisition leur rendoit détestable. Ils se soulevèrent en éfet l'an 1608. ayant à leur tête un certain BARBEROUSSE; mais ils furent défaits, & on les força l'année suivante à s'embarquer, pour se retirer en Afrique au nombre de cinq à sept cents mille, après les avoir dépouillés de tout : Plaie dont l'Espagne n'a jamais pû guérir.

Je ne saurois mieux terminer ces Remarques, que par l'Eloge que fait SULLY de son auguste & bon Maitre le Roi HENRI, qui le traitoit non come son sujet, mais come son meilleur & son plus intime ami (\*); come il lui confioit ses affaires

---

(\*) SULLY ne trouva pas la même faveur auprès de la Reine Régente, ni auprès de Louis XIII. ce Prince l'ayant mandé un jour, pour le consulter sur d'importantes affaires, les Courtisans du Roi, qui n'étoient que de jeunes Gens, rioient tous bas du Duc de SULLY qui avoit

les plus lecrettes, il entroit auffi dans les moindres détails des fiennes, & de celles de la famille, come il paroît par les Lettres familières que SULLY a crû devoir publier, copiées sur les originaux même.

Si ce Prince ne fit pas son Ministre, Maréchal de France, après avoir érigé SULLY en Duché Pairie, en sa faveur, c'est qu'il regardoit ce titre come au dessous de celui de *Connétable*, qu'il lui avoit offert, mais sous des conditions que SULLY ne jugea pas à propos d'accepter; d'ailleurs, il ne courroit pas après les honneurs & les dignités, dont il conoissoit mieux que personne la fragilité; cependant il ne refusa pas le baton de Maréchal que le Roi LOUIS XIII. lui dona en récompense de ses services, & come un monument de son courage & de sa valeur, dont il dona plusieurs fois des preuves authentiques. Il reçût ce baton en 1634. dans un tems où cette dignité sembloit éfacer la honte de sa disgrâce. Voici le portrait qu'on trouve de HENRI dans les notes du Tome VIII. des Mémoires de SULLY. page 4.

---

avoit conservé son ancien habillement & son maintien grave. SIRE lui dit SULLY, quand le feu Roi vôtre Père me faisoit l'honneur de s'entretenir avec moi, il faisoit sortir les bouffons.

Ce Prince étoit d'une taille médiocre, toutefois plus grand que petit, mais bien proportionné ; le front large ; le nez aquilin & royal ; la bouche bien faite, la lèvre vermeille ; une santé robuste, & tous les organes bons. Il avoit fait tous ses exercices avec succès, étant jeune ; ce qui lui donoit beaucoup de force, d'agilité & d'adresse.

Du côté de l'esprit, il l'avoit ferme dans les revers (\*), & agréable dans le comerce de la vie ; ce qui lui donoit une physionomie douce & heureuse ; son teint étoit animé, & ses manières étoient engageantes ; ce qu'il y mêloit quelquefois de majesté, n'en ôtoit point cet air affable & enjoué, qui faisoit son caractère. Il avoit le cœur tendre & compatissant, droit, vrai & généreux : Il avoit une intelligen-

---

(\*) M. de SULLY en éprouva aussi de grands, & sa famille lui causa beaucoup de chagrins. Il avoit épousé deux Femmes, la première étoit de l'ancienne illustre Maison de COURTENAI, l'autre étoit de la famille de COCHEFLET. Il eût quatre Enfants de ces deux Epouses, deux Fils & deux Filles ; il maria son aîné qui étoit un Dissipateur, à la Fille du Duc de CARQUI, Fils du Connétable de LEDIGIERES Le Cadet épousa la Fille du Chancelier SEGUIER ; l'une de ses Filles épousa le Duc de ROMAN, l'autre le Marquis de MIREPOIX,

ce prompt, & une pénétration à laquelle rien n'échappoit ; peu de Rois ont été aussi accomplis que lui ; & je n'en sache point qui l'ayent surpassé ; il n'avoit que les défauts inséparables de l'humanité. Il pardonnoit facilement les offenses qu'on lui avoit faites. *Dieu les punira*, disoit-il, en parlant de ceux qui le calomnioient, & leurs discours serviront à me rendre plus attentif, & plus honête home. Il ne parloit même de ses ennemis qu'avec une sorte de respect, en leur donnant le titre de *Monsieur*. *Il n'y auroit point assez de forçets en mon Royaume*, disoit-il, *pour dresser des gibets, s'il falloit pendre, tous ceux qui ont écrit & prêché contre moi.* Quand on lui eût fait lire un Libelle contre la Reine sa Mère, Princesse d'une vertu, & d'une conduite exemplaires, il haussa les épaules, & dit, *ô le méchant ? mais l'Auteur est revenu en France sous la foi de mes passeports, ma parole est sacrée, & je ne veux point qu'on lui fasse de mal.*

Personne ne faisoit mieux que lui un conte ; il étoit fort enjoué & le plaisoit à la raillerie. Son Jardinier se plaignant à lui qu'il ne pouvoit rien faire venir dans le terrain de Fontainebleau, mon ami lui dit HENRI, en regardant le Duc d'EPERMON, qui étoit de Gascogne, semés y des

Gascons, car ils prennent partout. Il dit à un gros mangeur, ventre faint gris, si j'avois six homes come toi dans mon Royaume, je les ferois pendre, car ces coquins l'auroient bientôt afamé. Il ne vouloit pas détruire la diversité des conditions, mais les faire servir au bonheur les uns des autres, & au bien de la Société.

Il aimoit ses Sujets come un Père, & tout l'Etat come un Chef de famille ; cette disposition le ramenoit toujourns, & du sein même des plaisirs, au projet de rendre son Peuple heureux, & son Royaume florissant. Il se félicitoit, disoit-il quelquefois en riant, de mettre tous les Payfans en état d'avoir une poularde dans leur marmite chaque Dimanche. De son amour pour le Peuple naissoit cette fécondité à imaginer & cette attention à perfectionner une infinité d'utiles réglemens, soit pour terminer promptement les procès, soit pour réparer les grands chemins, en établir de nouveaux plus comodes, plus courts, & plus faciles. Il vouloit, disoit-il, que la Gloire disposat de ses dernières années, & les rendit tout ensemble utiles aux Homes & agréables à Dieu. Les idées des belles & grandes choses se trouvoient placées come d'elles mêmes dans son esprit. Il avoit fait dessécher des

Marais , pour s'effayer à un plus grand ouvrage, qu'il alloit entreprendre, c'étoit de joindre les deux mers & les grands fleuves par des Canaux. Le tems est tout ce qui lui a manqué pour ses glorieuses entreprises.

Il disoit souvent , qu'il demandoit à Dieu ces quatre choses ; les biens spirituels ; de conserver jusqu'à la mort l'usage de toutes les facultés de son esprit ; & de tous les membres de son corps ; de voir la Religion qu'il avoit autrefois professée, dans une situation fixe & tranquile, & de rendre à la France son ancienne splendeur. Il y a six autres souhaits , mais moins considérables que les quatre premiers ; parmi ces six , étoit l'accomplissement de ces grands desseins, qu'il ne perdoit jamais de vue , & qui tendoient tous à la prospérité de son Royaume, & à celle de l'Europe entière ; quel but plus noble & plus important !

Aussi ce Prince fut il regretté de tout le monde, même de ses plus grands ennemis. La consternation & le deuil public, dit SULLY, furent une preuve combien ce Monarque étoit tendrement aimé dans sa Capitale, à la nouvelle de sa mort tragique ; c'étoit, ajoute-t-il, quelque chose de véritablement touchant que de voir en

combien de manières, & par combien de démonstrations vives & sensibles, les Bourgeois & toute la populace de Paris, exprimoient leur affection & leurs regrets. Les uns louoient son courage, les autres exaltoient sa bonté & sa clémence; des gémiffemens, des pleurs, & des cris douloureux succédoient à un morne silence; on croioit avoir perdu en lui, l'un son Père, l'autre son Fils, ou son meilleur ami. Joindre les mains, lever les yeux au Ciel, se fraper la poitrine, implorer le secours de Dieu, voilà, ajoute SULLY, 'le spectacle qui se présenta de tout côté à moi, le jour de la mort du Roi; quelques uns m'envifageoient tristement, & me disoient avec sanglots: *Hà! Monsieur! nous avons tout perdu, nôtre bon Roi est mort!* Quel plus bel éloge qu'un deuil si sincère & une consternation si générale?

Cette désolation ne se borna point à la Capitale; elle s'étendit dans tout le Royaume: Les uns, dit PEREFIXE devenoient immobiles & pâmés de douleur, les autres couroient les rues tout éperdus, & s'écrioient, nous avons trop vécu, nous avons vû mourir nôtre bon maître. Plusieurs embrassoient leurs amis, leur femme & leurs enfans, sans pouvoir leur dire autre chose, sinon, *ah! quel malheur?* On voioit

des femmes échevelées qui hurloient & se lamentoient, les Pères disoient à leurs Enfants, *Que deviendrez vous mes Enfants, vous avés perdu votre Père.* Ceux qui se souvenoient des horribles calamités des guerres passées, plaignoient les malheurs de la France, & disoient que ce funeste coup, qui avoit percé le cœur du Roi, coupoit la gorge à tous les François. Plusieurs en moururent de désespoir, quelques uns sur le champ, & les autres peu de jours après. Les Catholiques & les Protestans tous se réunirent, pour déplorer à l'envi leurs malheurs, par de tristes lamentations. Il ne sembloit pas que ce fut le deuil d'un home seul, mais de la moitié de tous les Homes; on eût dit que chacun avoit perdu toute sa famille, tout son bien, & toutes ses espérances, par la mort de ce grand Roi. Tous les Princes, ajoute l'Historien MATTHIEU, déplorèrent sa mort. Le Roi d'Espagne pressé de la vérité & de sa douleur dit, *que le plus grand Capitaine du monde étoit mort.* Les Vénitiens disoient: *Notre bon Roi est mort.* La consternation fut grande dans Genève, que ce Prince aimoit, & qu'il avoit toujours & hautement protégée.

Les suites de cette mort furent les plus funestes

funestes à la France ; les Grands n'étant plus retenus par aucun frein ne mirent aucunes bornes à leur ambition ; ils se divisèrent entr'eux, parce qu'ils ne pouvoient souffrir aucun partage ; ils remplirent la Cour & le Royaume du bruit de leurs prétentions, de leurs cabales & de leurs quèrelles. On vit un Etranger ( le Maréchal d'ANCRE (\*) ) usurper presque toute l'autorité sous une Régente, foible & mal conseillée : MARIE DE MEDECIS, Veuve de HENRI, n'avoit ni assés de fermeté, ni assés d'esprit, pour contenir les factieux, maintenir l'ordre & l'union, & gouverner sagement. Cette Princesse prodigue, dissipa en peu de tems les trésors que le feu Roi avoit laissé, & que SULLY avoit amassé avec tant de soin & d'œconomie. Indigné d'une si mauvaise adminif-

## S s

---

(\*) Le Maréchal d'ANCRE, favori de la Reine, fut cause de tous ses malheurs. Il étoit détesté en France. Il se nommoit CONCINI, & étoit de Florence. A son départ l'un de ses amis lui demandant ce qu'il alloit faire en France ; il répondit ou fortune, ou périr, & l'un & l'autre lui arriva. Il fut tue au Louvre par ordre du Roi Louis XII. & à la sollicitation des Grands l'an 1617. On fit aussi mourir sa Femme.

tration, & rebuté par l'ingratitude de la Reine il prit le parti de se démettre de tous ses Emplois, qu'il eût la douleur de voir passer en d'indignes\* mains. Il passa le reste de sa vie dans ses Campagnes, où il eût quelque peine à s'acoutumer au silence de sa retraite, après avoir manié longtems de grandes affaires. Ses ennemis le persécutèrent jusques dans sa solitude, car dit-il, l'envie est une passion que la lâcheté ne caractérise guères moins que la noirceur. La calomnie qui ne l'épargnoit pas, le mortifioit moins que d'apprendre, qu'on avoit résolu de renoncer aux plus anciennes alliances de la Couronne avec les Princes étrangers, d'abolir tous les Edits de pacification, & de détruire tous les Protestans, notamment ceux qui étoient en place, enfin, de disgracier tous ceux qui ne voudroient pas plier sous le joug des nouveaux favoris. Leur haine contre tous les Protestans François & étrangers étoit ouverte, & SULLY en fut la victime; la Religion, les conseils qu'il avoit doné au feu Roi, & qu'il avoit dessein de suivre, dont l'effet indubitable auroit été du moins le libre exercice de la Réforme en France, & par toute la Chrétienté, son respect pour la mémoire du feu Roi, qui l'avoit fait l'unique dépoû-

taire de ses sentimens, & l'exécuteur de ses projets, la gloire & le bien qu'il en reviendrait au Royaume, & l'honneur qu'il en devoit réjaillir sur lui, tout cela étoit autant de titres de haine contre un homme qui avoit déjà tant d'ennemis ; sa fermeté à soutenir la justice, l'intérêt de l'Etat & la forme de gouverner du feu Roi, furent la cause de sa disgrâce. Des maximes toutes opposées replongèrent la France dans le trouble & dans la misère dont la sagesse de HENRI, & de SULLY l'avoit tirée.

La confusion, dit-il, la mauvaise foi, l'injustice, tous les maux qui suivent le mépris de la subordination inondèrent la Cour & le Conseil, & vengèrent plus d'une fois la mémoire de HENRI de ceux qui lui insultoient. Il se trouva des François assez indignes de ce nom, pour dire aux Ambassadeurs du Roi d'Espagne & de l'Archiduc, ces propres paroles : *Vos larmes ne doivent pas beaucoup détremper vos mouchoirs, c'est un coup du Ciel qui a sauvé de leur ruine le Roi d'Espagne & la Religion Catholique.*

HENRI avoit des sentimens bien plus généreux, Je demande, disoit ce Prince, tous les jours trois grâces à Dieu, l'une qu'il lui plaise de pardonner à mes éne-

mis, come je leur pardone; l'autre de me faire triompher de mes passions; la troisième de bien user de l'autorité qu'il m'a donée & de n'en abuser jamais. Peut on vivre & mourir avec de meilleures dispositions! Aussi ce Prince fut il chéri; il eût l'art de faire un Royaume florissant, d'un Pays désolé & déchiré par les guerres civiles.





## E S S A I

SUR LES DESCRIPTIONS.

A MONSIEUR DE T \* \*

**I**L faut enfin terminer ici ma petite carrière, sur les figures de Rhétorique (\*), ne m'étant proposé que de faire quelques Observations, plutôt pour ma propre utilité, que pour celle de mes Lecteurs, qui peuvent s'instruire dans de plus grands Ouvrages; mais tout le monde ne les a pas sous les yeux. J'ai tâché de renfermer ici ce qu'ils contiennent d'essentiel & d'important, en y joignant mes propres réflexions. Si je ne cite pas exactement mes autorités, c'est qu'il est rare

S s 3

---

(\*) Il est nécessaire de rappeler ici que le même Auteur a donné dans le Journal Helvétique divers morceaux sur plusieurs figures de Rhétorique, come l'Hyperbole, l'Ironie, la Réticence, le Nombre Oratoire, les Comparaisons, l'Antithèse, &c.

que je les raporte mot à mot, & il seroit long, ennuyeux & superflu, de dire, *un tel a dit ceci, & à cette occasion, j'ai pensé cela.* Si ces remarques sont bones, il est assés indiférent de savoir dans quelle source l'Auteur les a puisées, & come il ne se nomme point, il est facile de voir qu'il n'a pas la folle vanité de s'en attribuer la gloire.

Les Descriptions étant plus conformes à l'objet qu'on peint, que les Comparaisons, qui ne le peignent ordinairement que d'une manière défectueuse, mais vive, sont aussi plus usitées, & plus à la portée de tous les Homes; mais come il faut avoir soin de varier les Comparaisons, qui ne sont souvent qu'une peinture de deux objets, dont on compare les rapports ou les différences; il faut aussi diversifier les Descriptions, & ne pas trop les multiplier, pour ne pas fatiguer le Lecteur, & afin d'éviter l'uniformité.

Il me semble que dans les Descriptions, on doit se borner aux grands traits, & glisser légèrement sur les petits, les omettre même, pour ne pas tomber dans la confusion & pour donner plus d'énergie & de relief à ce qui mérite l'attention du Lecteur. De legères circonstances ne font que la fatiguer, & la distraient de l'objet

principal. Il me semble encore qu'une Description, pour être bone, doit remplir parfaitement le but, pour lequel elle est destinée, & être en sa place, de sorte que l'ornement qu'elle ajoute à l'Edifice ne lui fuisse rien perdre de sa solidité, & que l'art n'étouffe, ni n'éclipse la nature. Si ce précepte est vrai, l'illustre RACINE n'y a-t-il point manqué dans la Description qu'il fait de la mort d'HYPOLITE, dans la belle Tragédie de PHEDRE; Description qu'il met dans la bouche de THERAMENE, Gouverneur d'HYPOLITE, voici cette peinture, on en jugera :

Cependant sur le dos de la plaine liquide  
 S'élève à gros bouillons une Montagne humide;  
 L'onde aproche, se brise, & vomit à nos yeux,  
 Parmi des flots d'écume un monstre furieux;  
 Son front large est armé de cornes menaçantes;  
 Tout son corps est couvert de caillles jaunissantes;  
 Indomptable Taureau, Dragon impétueux,  
 Sa Croupe se recourbe en replis tortueux;  
 Ses longs mugiffemens font trembler le rivage.  
 Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;  
 La Terre s'en émeut, l'air en est infecté;  
 Le flot qui l'aporta recule épouvanté.

M. de la MOTTE est blessé de ce récit,

qui lui paroît trop peu naturel , & trop fleuri. *On est choqué*, dit il , *de voir un Gouverneur acablé de douleur, come est THERAMENE, si attentif à sa description & si recherche dans ses termes.* Il prétend qu'il ne devoit avoir la force que de prononcer les mots en s'adressant à THESE'E, qui lui demande ce qu'est devenu HYPOLITE. *Votre Fils est mort & j'en suis le triste témoin.* En éfet, une douleur excessive ôte l'usage de la parole, & permet à peine de pouffer quelques soupirs. C'est ainsi qu'une Princesse aprenant la mort de son Amant, ne prononce que ces mots. *Non je ne pleure pas, Madame, mais je meurs.* Cependant, si M. RACINE eût suprimé ce fameux récit, sa Pièce eût perdu un beau tableau, & nôtre Poésie une excellente peinture. Il y a de grandes beautés, come atachées à quelques défauts.

Je ne sai si l'on ne pourroit pas reprocher encore à RACINE d'avoir trop orné le désespoir d'ORESTE, après avoir tué PYRRHUS par l'ordre d'HERMIONE dans la Tragédie d'ANDROMAQUE. M. CREBILLON a imité tous les mouvemens de sa fureur, dans ce que dit le même ORESTE, après avoir tué par mégarde sa Mère CLITEMNESTRE dans la Tragédie d'ELECTRE. Il y a dans cette narration un patétique

admirable ; mais le désespoir est peut être poussé trop loin , & le meilleur Acteur ne peut l'exprimer que par des cris & des gémissemens , qui fatiguent sa poitrine , & lui font presque perdre l'usage de la parole.

Si c'est là une faute M. de VOLTAIRE y est tombé , lors qu'HERODE ayant appris la mort de MARIANE son Epouse , s'écrie avec transport , & come ne se connoissant plus

Quoi ! MARIANE est morte !

Ah ! funeste Raison , pourquoi m'éclaires tu !

Jour triste , jour affreux , pourquoi m'ès tu rendu !

Lieux teints de ce beau sang , que l'on vient de  
repandre ,

Murs que j'ai relevés , Palais tombés en cendre.

Cachés sous les débris de vos superbes tours ,

La place où MARIANE a vû trancher ses jours.

Quoi MARIANE est morte ! & j'en fais l'homicide !

Punissés , déchirés ce monstre parricide ;

Armés vous contre moi , Sujets qui la perdés

Tonés , écrasés moi , Cieux qui la possédés.

Ce qui précède est peut-être encore plus fort ; une douleur si longue , & qui s'exprime avec tant d'art est peu naturelle , & sent trop la déclamation.

Je crois avoir aperçu une tâche presque

semblable , dans le récit que fait PAULINE d'un songe affreux , dans la Tragédie de POLIEUCTE , qui passe pour le Chef d'œuvre du grand CORNEILLE ; voici ce songe , on en jugera ;

Je l'ai vû cette nuit , ce malheureux SEVERE

La vengeance à la main , l'œil ardent de colère ;  
 Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux ,  
 Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;  
 Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire,  
 Qui retranchant sa vie , affurent sa mémoire :  
 Il sembloit triomphant & tel que sur son char  
 Victorieux dans Rome entre nôtre CESAR.  
 Après un peu d'éfroi que m'a donné sa vuë ,  
 Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est dûë  
 Ingrate , m'a-t il dit , & ce jour expiré ,  
 Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré !  
 A ce mot , j'ai frémi , mon ame s'est troublée ;  
 Ensuite , des Chrétiens une impie assemblée ,  
 Pour avancer l'éfet de ce discours fatal ,  
 A jetté POLIEUCTE aux pieds de son Rival.  
 Soudain à son secours j'ai réclamé mon Père ,  
 Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespère :  
 J'ai vû mon Père même un poignard à la main ,  
 Entrer le bras levé pour lui percer le sein.  
 Là , ma douleur trop forte a brouillé ces images ,  
 Le sang de POLIEUCTE a satisfait leurs rages ;

Je ne fai ni coment , ni quand ils l'ont tué  
 Mais je fai qu'à sa mort tous ont contribué  
 Voilà quel est mon songe :

Celui que fait ATHALIE , dans la Tra-  
 gédie qui porte ce nom , n'est pas moins  
 circonstancié , ni moins orné ; l'impie JESA-  
 BEL , Mère d'ATHALIE , lui aparoit après  
 sa mort & lui anonce sa fin prochaine &  
 tragique.

Tremble , m'a-t-elle dit , Fille digne de moi ,  
 Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi ;  
 Je te plains de tomber dans ses mains redoutables  
 Ma Fille ; en achevant ces mots épouvantables ,  
 Son ombre vers mon lit a paru se baïsser ,  
 Et moi je lui tendoïis les bras pour l'embrasser &c.

Pour éloigner l'idée de ce spectacle d'hor-  
 reur , je rapporterai une description cham-  
 pêtre , tirée de TELEMAQUE , Livre ad-  
 mirable , rempli de Tableaux peints par  
 un grand Maître. La Grote de Calypso  
 étoit tapissée d'une jeune vigne , qui éten-  
 doit ses branches de tous côtés. Les doux  
 Zéphirs conservoient en ce lieu , malgré les  
 ardeurs du Soleil , une délicieuse fraîcheur.  
 Des fontaines coulant avec un doux mur-  
 mure sur des prés semés d'amarantes & de  
 violettes , formoient en divers lieux des

bains aussi purs, & aussi clairs que le cristal. Mille fleurs naissantes émailloient les tapis verts, dont la Grote étoit environée.

Je vai continuer à donner quelques modèles des divers genres de description, en voici une qui me paroît délicate; l'Auteur parle d'un tableau de VENUS:

Sur la Mer il la représente  
 Tout aussi belle, aussi charmante,  
 Qu'elle est la haut parmi les Dieux;  
 Sans que de sa beauté céleste  
 Il cache aux regards curieux  
 Que ce qu'un usage modeste  
 Dérobe d'ordinaire aux yeux.

M. CREBILLON fait dans sa Tragédie d'IDOMENE'E une description terrible d'une tempête, la voici. C'est IDOMENE'E qui parle:

Une éfroyable nuit sur les eaux répandue.  
 Déroba tout à coup mon Royaume à ma vue  
 La mort seul y parut; le vaste sein des Mers  
 Nous entrouvrit cent fois la route des Enfers.  
 Par des vents oposés les vagues ramassées  
 De l'abime profond jusques au Ciel poussées,  
 Dans les airs embrasés agitoient mes Vaisseaux;

Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les Eaux.  
 D'un Déluge de feux l'onde come allumée ,  
 Sembloit rouler sur nous une Mer enflamée ;  
 Et NEPTUNE en courroux , à tant de malheureux ,  
 N'ofroit pour tout salut que des rochers affreux :

Voici encore une Description terrible  
 du massacre de la ST. BARTHELEMI ;

Qui pourroit cependant exprimer les ravages  
 Dont cette nuit cruelle étala les images ?  
 La mort de COLIGNI , prémice des horreurs ,  
 N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs.  
 D'un Peuple d'assassins les troupes éfrenées  
 Par devoir & par zèle au carnage acharnées ,  
 Marchoient le fer en main , les yeux étincellans ,  
 Sur les corps étendus de nos Frères sanglans ,  
 Et portant devant eux la liste de leurs crimes ,  
 Les conduisoient au meurtre , & marquoient leurs  
 victimes.

#### V O L T A I R E .

Dans les Descriptions , il faut avoir soin  
 d'affortir les images & de les graduer ,  
 pour ainsi dire , enforte que celles qui  
 sont les plus fortes succèdent à celles qui  
 le sont moins ; c'est ce qui fait que l'im-  
 pression en est plus vive & plus durable.

Tous nos grands maîtres, soit Poètes, soit Orateurs suivent cet ordre, & il est facile de le remarquer dans les exemples que je viens de citer, & dans ceux-ci, qui sont dans le genre fleuri. Voici la Description que fait Madame DESHOULIERES de la Fontaine de Vaucluse.

Peut être croiés vous que toujours insensible

Je décrirai dans mes vers ;

Entre de hauts rochers, dont l'aspect est terrible

Des prés toujours fleuris, des arbres toujours verds;

Une source orgueilleuse & pure,

Dont l'eau sur cent rochers divers,

D'une mousse verte couverts,

S'épanche, bouillonne, murmure,

Des Agneaux bondissans sur la tendre verdure,

Et de leurs Conducteurs les rustiques concerts.

Voulés vous une Description riante, en voici une par M. GRESSET.

Sortés du sein des violettes,

Croissés, feuillages fortunés :

Couronnés ces belles retraites,

Ces détours, ces routes secrètes

Aux plus doux accords destinés.

Ma Mute par vous attendrie

D'une charmante rêverie

Subit déjà l'aimable loi !

Les bois , les vallons , les montagnes ,  
 Toute la Scène des campagnes  
 Prend une ame , & s'arme pour moi ;  
 Aux yeux de l'ignare vulgaire  
 Tout est mort , tout est solitaire :  
 Un bois n'est qu'un sombre réduit.  
 Un ruisseau n'est qu'une onde claire !  
 Les Zéphirs ne font que du bruit ,  
 Aux yeux que CALLIOPE éclaire  
 Tout pense , tout brille , tout vit.

On trouve dans les Oeuvres de M. GRESSET des peintures ingénieuses , qui sont des modèles.

Une narration contient souvent une Description poétique plus agréable & plus énergique qu'un Discours ordinaire ; telle est celle-ci :

Le perfide APPIUS épris de VIRGINIE  
 Pour assouvir ses feux la couvre d'infamie ;  
 Rien ne peut moderer sa criminelle ardeur ;  
 En louant ses attraits il rit de sa douleur ,  
 Elle s'écrie en vain quelle est libre & romaine ,  
 Dans les bras d'APPIUS on la pousse , on l'entraîne ;  
 Tandis que détestant son projet , ses amours  
 Elle implore des Loix l'inutile secours .  
 VIRGINIE rempli d'une juste colère  
 A ses cris douloureux sentit qu'il étoit Père ;

Sa valeur eût bientôt écarté les Soldats ,  
 Qui gémissaient de voir ces affreux attentats ;  
 Romains ! qu'est devenu votre noble courage !  
 Oui , la mort leur dit-il , vaut mieux que l'esclavage.  
 A ces mots , animé d'amour & de fureur ;  
 Il la prend dans ses bras , ce récit fait horreur ,  
 A la honte des fers dérobant sa famille ,  
 Il plonge le poignard dans le sein de sa Fille :  
 Et montrant aux Romains son bras ensanglanté ,  
 C'est ici l'étendart de votre liberté ;  
 Oui , dit-il , tout Romain qui peut servir un Maître  
 N'est qu'un Esclave abject ou mérité de l'être ;  
 Acablons nos Tyrans sous le poids de nos fers ;  
 Et que leur châtement instruisse l'Univers.  
 Du pouvoir des Tribuns rétablissons l'empire ;  
 Il dit , & sous leurs coups la Tyranie expire  
 On ne reconoit plus que l'équité des Loix :  
 Les Citoyens vainqueurs restent dans tous leurs  
 droits.

On dit que la Description doit être en quelque sorte une peinture parlante , pour faire une impression vive & durable ; mais il faut que les traits soient naturels , & n'aient rien de forcé. La narration qu'on vient de lire a de l'énergie & du pathétique , elle forme un tableau complet d'une action  
 vraiment

vraiment tragique, & qui inspire cette espèce de terreur qui ébranle l'ame. J'ai tiré ce morceau d'une Epitre sur le Théâtre François, inserée dans le Journal Helvétique de Décembre 1758. Il me semble qu'on n'a pas rendu à cette Epitre toute la justice qu'elle mérite; les avis qu'on donne aux Acteurs me paroissent bien exprimés & fort judicieux, & l'idée qu'on donne de plusieurs Tragédies, & de quelques Comédies, est juste, mais j'aurois désiré qu'elle eût été plus poétique en quelques endroits. Ce sont les images & les figures (\*) qui soutiennent l'attention du Lecteur, & il est presque impossible de faire de bons vers sans leurs secours. Voyés quel usage l'illustre ROUSSEAU fait de la Fable, & les ornemens qu'il en tire! Ce sont ces ornemens qui distinguent la bone Poésie du langage ordinaire, mais il faut savoir les placer à propos, & choisir les figures convenables, & c'est ce discernement qui caractérise l'Home de Goût.

T t

---

(\*) L'Eloquence & la Poésie font usage des figures & des images, come la nature emploie les fleurs pour orner la Campagne; elles sont à la portée de tout le monde, elles mettent en quelque sorte l'objet sous les yeux, par la peinture qu'elles en font.

Je dirai encore un mot de l'Épître d'où j'ai tiré la narration qu'on vient de lire ; elle a été fort critiquée , parce que la plupart des Censeurs n'avoient pas même l'idée des Pièces dont parle l'Auteur , & ils ignoroient à quoi elles avoient rapport. Qu'on me permette de faire ici une réélection : Il y a deux sortes de beautés dans un Portrait ; lorsqu'il est bien fait , il plait par lui même ; mais lorsqu'on compare la copie à l'original , & qu'on la trouve fidèle , cette ressemblance ajoute un nouveau prix au tableau. Mais laissons déclamer les Critiques , on se dispute une frêle réputation , un peu de fumée , qui s'évanouira bientôt dans la nuit des Temps.

Voici le portrait que M. DARNAUD fait de l'Envie : Ce tableau est plein de force.

Ce monstre empoisonné de ses propres venins  
 Qui fait son désespoir du bonheur des Humains ;  
 Qui , Serpent tortueux rampe dans le silence ,  
 Audacieux Dragon , s'étend , sifflé & s'élance  
 Et porte son audace & son souffle odieux  
 Jusqu'au Trône des Rois , jusqu'aux Autels des  
 Dieux.

Ce Vautour renaissant dont la haine obstinée  
 À flétrir la vertu sans cesse est acharnée ;  
 Cette furie enfin qui partout nous poursuit  
 Trame ses noirs complots dans l'horreur de la nuit ;

Des malheurs du Prochain fait son plaisir suprême  
 Et dans son propre sein se déchire elle même.  
 Elle sèche , pâlit aux plus heureux travaux,  
 Et dans tous les Savans elle voit ses Rivaux.

Voici le Portrait du Calomniateur.

Je vois des haines homicides,  
 S'éterniser jusqu'aux tombeaux.  
 Des Parens traitres, parricides  
 Souvent sont nos propres bourreaux.  
 Dieu vengeur , le glaive étincelle ,  
 L'inocent meurt , le sang ruisselle ,  
 L'univers est rempli d'horreur.  
 De tant de maux qui dans leur course  
 Nous inondent , quelle est la source ?  
 Un mot du Calomniateur.  
 Ce monstre cruel & farouche  
 En flétrissant tout ce qu'il touche ,  
 Trahit l'auguste verité ;  
 Sa bouche criminelle, impure,  
 Ne respire que l'imposture  
 Et détruit la Société.

Je ne puis me refuser le plaisir de copier la Description que fait M. WETELET des divers âges de la vie.

## 660 JOURNAL HELVETIQUE

Chaque saison difère , & chaque âge a fes traits.

Le Printems a fes fleurs ; l'enfance a fes atraits.

L'Eté fes feux brulans , & l'ardente jeunefse  
Ses paffions , fes goûts , fa chaleur , fon yvrefse :

Bouillante , impétueufe , à peine fes refforts

Sécondent à fon gré fes rapides transports.

Efclave des defirs , en proie à leurs caprices ,

C'eft le tems de l'excès des vertus & des vices ;

C'eft l'âge des talens , & des nobles travaux ;

Le moment des succès , la faifon des Héros.

On trouve encore une Description ingénieufe dans un Poème qu'on a attribué à un Auteur célèbre , mais qu'il a confamment défavoué à caufe des indécentes , que la malignité y avoit gliffé ; ici , il n'y a rien qui puiſſe bleſſer la pudeur ; c'eft la peinture du lieu où LA TREMOUILLE étoit avec fa Maitrefſe ,

Dans ce vallon qu'arrole une onde pure

Il eſt un bois de Cyprès toujours verts ,

Qu'en pyramide a formé la nature ,

Et dont le faite a bravé cent Hyvers.

Il eſt un antre où fouvent les Naïades

Et les Silvains viennent prendre le fraix ;

Un clair ruiſſeau par des conduits ſecrets ,

Y tombe en nape & forme vingt caſcades.

Un tapis verd eſt tendu tout au près.

Le serpolet , la mélisse naissante ,  
 Le blanc jasmin , la jonquille odorante ,  
 Y semblent dire aux Bergers d'alentour  
 Reposés vous sur ce lit de l'amour.

Voici encore une courte peinture du  
 Printems.

La Neige fond en eau , ces Monts sont découverts ;  
 Les animaux y trouvent leur pature ;  
 Ces aimables valons sont couverts de verdure  
 Et le Printems triomphe des Hyvers.

La Terre s'embélit des ornemens divers ,  
 Qu'étale en tout lieu la nature  
 Et cette agréable peinture  
 Fait éclore un autre univers.

Je ne saurois me refuser le plaisir de  
 copier la peinture que fait M. de BUFFON  
 des travaux de M. de la CONDAMINE :  
 Avoir parcouru l'un & l'autre Hémisphère,  
 surmonté dans le Pérou, les somets four-  
 cilleux de ces Montagnes embrasées où  
 des glaces éternelles bravent les feux sou-  
 terrains & les ardeurs du midi, s'être li-  
 vré à la pente précipitée de ces cataractes  
 écumantes dont les eaux suspendues sem-  
 blent moins rouler sur la terre, que des-  
 cendre des nues &c.

Voici une Description faite de main de maître, puisqu'elle est du fameux ROUSSEAU, & quelle fait partie d'une des meilleures Lettres de sa nouvelle H.loyse ; ST. PREUX écrit à JULIE.

J'étois parti triste de mes peines, & consolé de vôtre joye ; ce qui me tenoit dans un certain état de langueur, qui n'est pas sans charmes, pour un cœur sensible ; je voyageois dans le Valais, & gravillois lentement, & à pied des sentiers affés rudes. Je voulois rêver, & j'en étois toujours détourné par quelque spectacle inattendu ; tantôt d'immenses rochers pendoient en ruine au dessus de ma tête ; tantôt de hautes & bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard ; tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abime, dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu ; quelquefois en sortant d'un goufre, une agréable prairie réjouissoit tout à coup mes regards ; un mélange étonnant de la nature sauvage, & de la nature cultivée monroit par tout la main des Homes, où l'on eût crû qu'ils n'avoient jamais pénétré. A côté d'une caverne on trouvoit des maisons ; on voioit des pampres secs, où l'on n'eût cherché que des ronces ; des vignes dans

des terres éboulées , d'excellens fruits sur des rochers , & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des Hommes qui rendoit ces Pays étranges , si bizarement contrastés , la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle même , tant on la trouvoit différente en un même lieu , sous divers aspects : Au levant , les fleurs du Printems ; au Midi , les fruits de l'Autonne ; au Nord , les glaces de l'Hiver ; elle réunissoit toutes les Saisons dans le même instant , tous les climats dans le même lieu , & formoit l'accord inconnu par tout ailleurs des productions des plaines & de celles des alpes

M. ROUSSEAU fait ensuite la peinture des heureux habitans de ce Pays ; il loué leur humanité , leur affabilité envers les Etrangers , leur aisance , & voici come il termine le portrait de ces Montagnards : Les Enfans , en âge de raison , *sont les égaux de leurs Pères* ; les Domestiques s'affeyent à table avec leurs Maitres , la même liberté règne dans leurs Maisons & dans la République , & la famille est l'image de l'Etat. C'est dommage que la subordination soit négligée.

Il semble qu'un Pays sauvage, inspire aussi des mœurs simples & pures à ceux qui l'habitent dans le Valais, dit M. ROUSSEAU; la seule passion qu'on y conoisse, & qu'on pousse affés loin, c'est celle pour le vin; car les Valayfans sont de déterminés buveurs, & l'eau est bannie de leur table. *Comment se résoudre, dit ST. PREUX, à jouer si sottement le sage, & à facher de si bones Gens? Je m'ennuirois donc par reconnaissance, & ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payois de ma raison.* On ne peut pousser plus loin la complaisance & la politesse.

L'Auteur des Essais Historiques sur l'Angleterre fait une Description des mœurs des Payfans Irlandois, qui a beaucoup de rapport avec la peinture que fait M. ROUSSEAU des Valayfans; même simplicité de mœurs, & même éloignement pour le luxe & le faste des grandes Villes. Le Peuple y est ( en Irlande ) bien constitué, robuste, labourieux, jouissant d'une santé presque inaltérable, qu'il doit à sa frugalité. Les Femmes y sont belles, fidèles & tendres. La sensibilité de la nature est un don précieux, quand elle est subordonnée à la vertu.

Il seroit a desirer que toutes les Descriptions que fait M. ROUSSEAU eussent

la même justice, ou fussent aussi belles que celle qu'il fait du Valais. Mais il s'en faut bien que la peinture qu'il fait du Siècle présent, comparé aux Siècles passés, soit aussi exacte. Il parle des premiers tems avec un enthousiasme qui embélit & exagère tout. Il semble que les Anciens avoient toutes les vertus, & qu'ils n'ayent laissé pour héritage à leurs Descendants que des vices: Cependant ce prétendu Siècle d'or que l'on vante si fort, ressembloit assez au Siècle de fer; une ignorance honteuse, une férocité barbare, étoit le partage des premiers Hommes. Ils étoient moins éclairés, moins savans que leurs neveux, mais ils n'en étoient ni moins trompeurs, ni moins méchans. Rome ne doit son origine qu'à des fugitifs & à des brigands, la patrie des CICERON, des VIRGILES & des PLINES, n'étoit habitée, au commencement, que par des sauvages ravisseurs. Que l'on compare les beaux Siècles de PERICLE'S, d'AUGUSTE & de LOUIS XIV. où tous les Arts, toutes les Sciences ont fleuri à ces Siècles ténébreux, où les Hommes sembloient signorer eux mêmes, & étoient les victimes du besoin, & le jouet de leurs caprices & de leurs passions, on verra que cette comparaison est toute à l'avantage du Siècle où nous

vivons. Là l'œil s'égaré & se perd dans une forêt obscure, ou plutôt dans un chaos où rien n'est à sa place. Ici, la vue se plaît à contempler un riche Paysage, où tout est cultivé, & où règne l'ordre & l'harmonie; ne doit-on pas se féliciter de vivre sous l'Empire équitable des Loix, qui protégera l'Innocence contre la fraude & la violence; qu'il est doux de profiter des secours & des comodités que procurent les Beaux-Arts.

Les Définitions ont beaucoup de rapport avec les Descriptions; en définissant bien l'objet on en fait une peinture fidèle; en voici quelques exemples.

Qu'est ce qu'une Armée, dit M. FLECHIER? C'est un Corps animé de passions différentes qu'un Homme habile fait mouvoir pour la défense de la Patrie. C'est une troupe d'Hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un Chef dont ils ne savent pas les intentions. C'est une multitude d'ames pour la plupart viles & mercenaires, qui sans songer à leur propre réputation travaillent à celle des Rois & des Conquérens. C'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance, de lâches qu'il faut mener au combat, de téméraires qu'il faut retenir,

d'impatiens , qu'il faut acoutumer à la  
constance ,

Un Poète défait ainsi la Raïson :

Vil atome importun , qui croit , doute dispute ,  
Rampe , s'élève , tombe , & nie encore sa chute ;  
Qui nous dit je suis libre en nous montrant ses fers ;  
Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'Univers ,

Madame DESHOULIERES ne fait pas plus  
d'honneur à la Raïson ; voici come elle en  
par'e ,

Cette foible Raïson dont on fait tant de bruit ;  
Contre les passions n'est pas un sûr remède ,  
Un peu de vin la trouble , un Enfant la séduit ;  
Et déchirer un Cœur qui l'apelle à son aide ,  
Est tout l'éfet qu'elle produit.

Mais pour modérer le feu des Passions,  
pour en corriger les excès , il faut non  
seulement avoir recours à la Raïson & à  
la Réligion , mais encore à l'étude & à  
la culture des Sciences & des Belles-Let-  
tres. Plus on les étudie , plus on est en  
état de sentir le vrai beau , & plus on se  
rend capable de le faire sentir aux autres.  
L'étude en nous ocupant utilement nous  
dérobe à l'ennui & à l'oisiveté , qui est la  
Mére des vices , Elle rend l'Homme maitre

de lui même & de ses penchans, elle ré-  
 forme & corrige ses inclinations mauvai-  
 ses, & perfectione son goût & son juge-  
 ment. Écoutons ce que dit CICÉRON sur  
 ce sujet. Ce grand Home qui défendit sa  
 Patrie contre les attentats de CATILINA,  
 aussi bon Citoyen, qu'excellent Orateur,  
 s'énonce ainsi :

Je vous dis qu'il y a plusieurs Homes  
 d'un mérite supérieur sans science, & par  
 la seule force de leur naturel, presque di-  
 vin; j'ajoute même qu'un bon naturel sans  
 science, a plus souvent réussi que la scien-  
 ce sans naturel: Mais je soutiens aussi  
 que quand à un excellent naturel on joint  
 la science, il en résulte ordinairement un  
 home de mérite tout à fait supérieur; tels  
 ont été SCIPION, son ami LÆLIUS, les  
 deux CATONS, qui ne se seroient point avi-  
 lis de développer leurs vertus par la culture  
 des Sciences, s'ils n'avoient été bien per-  
 suadés qu'elle les conduiroit à une fin très  
 louable, & digne de l'Home,

Le Règne de LOUIS XIV. fut très pai-  
 sible dans l'intérieur du Royaume, parce  
 que les Sciences y fleurirent. Mais la mi-  
 norité de ce Prince fut très agitée, parce  
 que les Beaux-Arts començoient à peine  
 de naître. Ce sont les Siècles d'ignorance  
 qui sont les plus orageux; voici ce que

dit sur ce sujet le fameux MASSILLON. Que ne puis je éfacer ici ces tems facheux, où la minorité du Prince, l'ambition des Grands, les intèrêts des Ministres, & je ne fai quelle fureur de révolte & de changement, qui faifit en certains Siècles l'esprit des Peuples, firent éprouver tour à tour à la France toutes les calamités des diffentions domestiques &c.

Dans ces fatales Révolutions, c'est une conjoncture bien délicate de se trouver pourvû de quelques qualités & de quelques lumières. On est tenté d'entrer fans aveu dans les affaires publiques, on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchans, que d'être inutile au parti des Gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paroître, on procure à son ambition des occasions de crime & de deshonneur, & souvent on abandonne son devoir fans autre intèrêt que celui de n'avoir pû le remplir avec affés d'éclat & de dignité.

Qu'est ce que la jeunesse des perfonnes d'un certain rang? C'est une saison périlleuse, où les passions ne font pas encore gênées par les bienféances de la grandeur, quelquefois facilitées par son autorité; c'est une conjoncture fatale où le vice n'a

rien de difficile ni de honteux, où le plaisir est autorisé par l'usage, l'usage soutenu par des exemples qui tiennent lieu de Loi; les exemples facilités par la puissance, & la puissance mise en œuvre par les emportemens de l'âge, par toute la vivacité du cœur.

G E N E V E .





S U I T E  
D U B E L E S C L A V E  
O U

LA VERTU VICTORIEUSE DE L'AMOUR.

**F**ATIME rêvoit aux moyens de s'approprier le Bel Esclave. Arrivée dans son appartement, elle avoit déjà pris la résolution de la demander au Visir, lorsqu'on lui anonça qu'il venoit la voir avec le Sultan. Persuadée de l'empressement d'ACHMET à lui faire plaisir, elle voulut profiter de l'ocasion, & chercha dans son esprit quelque expédient, qui rendit sa demande moins affectée.

La conversation fut d'abord très générale; mais la Princesse, pour venir à son but, tacha de la faire tomber sur les Esclaves qui étoient à son service, dont aucun, disoit-elle, n'avoit le talent de cultiver les fleurs de sa terrasse, & se plaignit beaucoup de plusieurs vases qui étoient péris, pour avoir été mal soignés. Elle ne doutoit pas qu'ACHMET ne lui parlat encore du sien, dont il avoit souvent loué

la dextérité ; la taille & l'aimable figure de MAURICE lui firent conjecturer que ce seroit le même dont le Visir lui avoit fait le portrait depuis quelque tems. Son espoir ne fut pas trompé : ACHMET, trouvant par là une nouvelle occasion de faire sa cour à la Princesse, lui offrit son esclave avec empressement & elle n'hésita pas de l'accepter. Un instant après le Sultan voulut se retirer & FATIME fut à même de se livrer aux flatteuses idées que lui suggeroit la prochaine possession du Bel-Esclave. Déjà elle devoit lui donner la liberté, & come sa vertu régloit la passion, elle formoit le projet de l'élever aux dignités, pour le mettre à même d'être digne de sa main. Elle s'occupa toute la nuit de ces douces réflexions, en attendant que le Visir réalisât sa promesse.

ACHMET ayant fait appeler MAURICE, le fit revêtir d'une superbe veste d'un drap d'or orné de fleurs couleurs de feu, & d'une surveste pareille ; sa ceinture étoit un tissu dans le même goût. Il lui fit mettre des chaines d'or pour marques de son esclavage, & l'envoya ainsi à la suite d'un autre Esclave, sans lui dire où on le conduisoit.

Dès que MAURICE fut introduit chez la

la Princesse, il conut dans quel dessein on l'avoit fait couvrir de ces ornemens & le nouveau service auquel il alloit être destiné. Il en fut d'abord vivement affligé : Ce changement ne pouvoit être qu'un effet de l'amour de FATIME; la passion de cette Princesse lui rapelloit sa chère SOPHIE & lui en rendoit la perte encore plus douloureuse. Cependant il fit réflexion, que son nouvel emploi le mettroit mieux à même d'avoir des nouvelles de sa maitresse : Il se flatta que la protection de FATIME lui seroit un jour favorable pour briser ses fers & retourner en Europe; & il espéra que cette Princesse, dont il avoit souvent entendu louer la vertu, ménageroit sa douleur & son premier amour, tant qu'il paroîtroit régner dans son ame : Ces motifs lui firent témoigner quelque satisfaction du changement de son état.

La Princesse ne pût moderer sa joie, en voyant entrer MAURICE : Après avoir fait retirer tous les autres Esclaves, pour le laisser mieux en liberté de faire conoitre l'impression que cette démarche faisoit sur son cœur; elle lui demanda s'il avoit vû le portrait de son amie & ce qu'il pensoit de cette aventure.

La protection dont vous m'honorez ,

Madame, lui dit MAURICE, pénètre mon ame de la plus vive reconnoissance : Je conçois aisément, que vôtre bonté a témoigné quelque compassion de l'état déplorable où elle m'a vû réduit, & que le Vifir me done à vous, pour adoucir l'amertume de mon esclavage : C'est à vôtre générosité que je dois ce changement. Que n'ai je été moins malheureux, pour être en état d'en goûter la douceur ! Mais, Madame, vous avez mis entre mes mains un trésor inestimable, qui, cependant ne peut me présager que l'accroissement de mes infortunes. Quels que soient les sentimens qui vous ont engagée à m'accorder cette faveur, elle peut me devenir également nuisible. Je dois garder ce portrait par respect pour l'adorable personne qu'il représente & dont la générosité sou'age le poids de mes chaines ; mais que n'ai je pas à craindre, s'il est vû entre les mains d'un vil esclave, que les fers dont il est chargé rendent méprisable !

Ces fers, lui dit FATIME, ne vous nuiront plus, & ceux que je veux vous faire porter, répareront le tort qu'ils vous ont fait : Vous allez être libre, en entrant à mon service, & c'est par les chaines de l'amitié que je veux vous attacher à moi, si vous me promettez d'oublier les charmes

de SOPHIE, que vous ne devez plus espérer de revoir.

Hà! cette seule idée, répondit MAURICE, r'ouvre la plaie de mon cœur, & jamais SOPHIE ne pourra fortir de mon esprit! Suis-je le maître de l'oublier, & ne me mettez-vous pas dans le cas d'être ingrat à vos bontés, en exigeant de moi un sacrifice qui est au dessus de mes forces? Que ne suis je digne de la grace que vous m'ofrez! Oui, Madame! vous jetez un trouble inexprimable dans le cœur du plus infortuné des homes, & qui seroit le plus heureux, s'il pouvoit se prêter au bonheur qui lui est offert. Laissez-moi gémir de mes malheurs, & daignez agréer les sentimens de reconnoissance qui m'attachent à vous par un penchant naturel! Si quelque chose pouvoit me faire oublier SOPHIE, c'est sans doute vos charmes & vos vertus, & je sens dans mon cœur tremblant, qu'elle s'y défendrait mal, si elle avoit été moins aimée. Mais l'honneur de vôtre amitié, Madame, est au dessus d'un vil esclave, qui n'a d'autre sentiment que la douleur & la reconnoissance que lui inspirent vos bienfaits: Vos chaînes me sont déjà assez précieuses, & je serai aussi heureux que je puis l'être;

si vous daignez me garder au nombre de vos esclaves. J'en remplirai les devoirs avec le zèle d'un véritable attachement : C'est l'unique titre que je doive ambitionner auprès de la Fille du Sultan ; & si jamais je pouvois oublier ce que j'ai été & ce que vous êtes, mon état présent me le rappelleroit bientôt, & me feroit sentir que je ne dois attribuer vos sentimens qu'à la plus noble générosité.

Vous devez oublier ce que vous avez été, lui dit la Princesse, & je puis vous mettre dans un état qui vous rendra plus digne de ce que je suis. J'admire & je loue même la constance que vous témoignez pour SOPHIE. Pour ménager votre douleur légitime, j'espère que le tems & l'inutilité de vos desirs, vous laisseront à même d'écouter d'autres sentimens ; mais comme je suis maîtresse de votre sort... Dans ce moment, on vint avertir FATIME que le Sultan venoit la prendre pour aller à la Mosquée & qu'il étoit déjà dans les appartemens. Elle fit retirer MAURICE dans la chambre des Eunuques, en l'assurant, avec un regard complaisant, qu'il changeroit bientôt d'état. Il voulut alors se prosterner à ses pieds, pour baiser le bas de sa robe ; mais la Princesse s'empressa de l'arrêter, en lui présentant la

main. MAURICE la baisa avec respect ; après quoi il se retira.

L'Empereur entra dans l'instant suivi d'ACHMET , qui ne négligeant aucune occasion de s'introduire chez la Princesse , venoit savoir de quel œil elle avoit reçu son présent , & s'il avoit opéré quelque heureux succès pour les intérêts de son cœur. FATIME le remercia de l'air le plus satisfait : Elle exalta beaucoup sa générosité ; & lui dit tant de choses gracieuses , sur la façon galante dont il avoit sécondé ses vœux , que le Visir en fut transporté de joie & crût avoir trouvé le moment d'intéresser la Princesse. L'ardent desir qu'il en avoit , lui fit ajouter foi à des apparences , qui étoient si fort en sa faveur. Quelques instans après ils sortirent tous ensemble pour aller à la prière.

Au retour de la Mosquée , FATIME fut chez le Sultan , où elle resta une grande partie de la journée. Impatiente d'ôter les chaînes de son Bel-Esclave , pour hater son bonheur , elle étoit rêveuse & prenoit peu de part aux parties de jeu , que le Sultan formoit tous les jours chez lui : ACHMET , qui s'éforçoit de lui témoigner la joie dont son ame étoit ravie , lui rendoit les momens encore plus ennuyeux. Enfin ne pou-

vant plus résister à son inquiétude, elle profita des questions qu'on lui fit sur l'air de tristesse, qui s'emparoit de son visage, pour prétexter une douleur de tête & être autorisée à se retirer plutôt qu'elle n'eût pû le faire sans cela.

Dès qu'elle fut dans son appartement, elle fit appeler MAURICE, qui vint se jeter à ses pieds pour recevoir ses ordres. Vous n'êtes plus Esclave, lui dit-elle, & dès ce moment je vous en ôte les marques: Un home si aimable & si vertueux n'est pas fait pour porter ces honteuses chaines. En parlant ainsi, elle lui ôtoit ses fers, & le faisant relever, elle lui prit la tête entre ses bras & la ferra contre son sein. Jouissez du bonheur que vous méritez, ajouta-t-elle alors, & en quittant vos fers, ne soiez pas insensible à ceux que vous faites porter.

Vous m'attachez à vous, Madame, lui répondit MAURICE, par des chaines plus légères, mais qui ne me rendent pas moins votre Esclave: Le respect & la reconnoissance me lient plus étroitement, que ces marques extérieures d'un esclavage imposé par la violence: Je chéris autant ma nouvelle servitude, que je détestois l'autre.

J'ai voulu, dit la Princesse, que vous n'eussiez d'autres chaines que dans le cœur,

& si je ne puis pas vous en faire porter, je veux au moins récompenser votre vertu. La mienne ne me permet pas de vous doner d'autres témoignages de mes sentimens. Oui, aimable MAURICE ! ajouta-t-elle, je ne rougis pas de vous avouer, que la compassion n'est pas le seul motif de ce que je fais pour vous : Maintenant que vous êtes libre, je puis, sans honte, vous déclarer que je vous aime, & que je ferai mon bonheur en travaillant au vôtre. Je n'exige en reconnoissance, que les sentimens que vous avez pour SOPHIE, quand vous vous verrez hors de toute espérance de la retrouver. Quel que soit l'amour que votre mérite m'inspire, il sera toujours réglé par la vertu : J'attendrai que vous y répondiez de vous même, & je ne desire d'être aimée, que pour vous rendre heureux.

Comblé de vos bontés, Madame, dit MAURICE, je sens augmenter le trouble de mon ame. Si jamais je pouvois oublier SOPHIE, je ne combattrois le penchant qui m'entraîneroit vers vous, que par la considération de la distance qu'il y a de votre naissance à la mienne, & je n'oserois jamais lever des regards ambitieux jusqu'à la Fille du plus puissant des Monarques.

La vertu égale les conditions, lui dit FATIME. Nos loix conformes à ce principe naturel, ne me feront jamais un crime de vous aimer. Nous considérons les homes par leur mérite, & vous scerez digne de moi, lorsque les faveurs du Sultan, que je vous promets, auront afoibli le souvenir de vôtre esclavage.

MAURICE alloit répondre, lorsqu'on anonça le Sultan. Charmé de la générosité du Visir & de l'attention qu'il avoit témoigné pour tout ce qui pouvoit contribuer à la satisfaction de FATIME, il vouloit l'en récompenser, & reconoitre aussi, par quelque faveur éclatante, les services importans qu'il avoit rendus à ses Etats. Il soupçonnoit ACHMET d'être amoureux de la Princesse; & quoiqu'il n'eût jamais paru la desirer pour épouse, le Sultan avoit pensé à la lui proposer. A peine FATIME s'étoit-elle retirée dans son appartement, qu'ACHMET avoit marqué une extrême inquiétude sur l'indisposition qui sembloit l'avoir obligée à se retirer; ce qui donna lieu au Sultan de fonder la disposition de son cœur. Après l'avoir remercié de la part qu'il prenoit à la fanté de la Princesse, il est tems, lui dit-il, que je récompense vôtre mérite & vos services, par la seule faveur qui leur soit due. Le

bien de mes Etats demande que je me done un Successeur capable de les gouverner par ses talens & par sa vertu ; leur bonheur est vôtre ouvrage , & come il ne peut pas y en avoir de plus propre que vous , pour le maintenir , je veux vous proposer pour Epoux à FATIME. Si j'ai bien conu vos sentimens pour elle , je ne crois pas que vous vous refusiez à mon dessein. Le Visir , ravi de joie à cette proposition , ne parut s'y refuser , qu'autant que le respect & l'honneur dús à la dignité de la Princesse devoient l'exiger ; mais come son cœur le démentoit , il ne tarda pas d'avouer au Sultan , qu'il aimoit FATIME , & que la seule crainte d'encourir sa disgrâce , en faisant paroître des sentimens qui , malgré qu'ils fussent l'effet naturel d'un penchant involontaire , auroient pû être attribués à un motif d'ambition , qui ne pouvoit que le rendre coupable , cette seule crainte , dit-il , l'avoit contraint au silence. Le Sultan avoit été encore plus charmé de sa moderation , & étoit sorti tout de suite pour en instruire la Princesse.

La générosité & le mérite personel du Visir furent les premières choses sur lesquelles le Sultan fit rouler la conversation. La Princesse , qui ne prévoyoit pas

où il en vouloit venir, témoigna beaucoup de sensibilité aux complaisances d'ACHMET, & lui donna mille éloges. En éfet, dit le Sultan, je ne vois personne qui mérite mieux que lui de me succéder, & pour l'assurer à mes Etats, j'ai dessein de vous le faire épouser. Je sai que plusieurs Princes étrangers ont formé le projet de vous demander; mais aucun ne me paroît dans ce dessein, que par l'envie de monter sur mon Trône, & come je dois autant penser à vôtre bonheur, qu'au bien de mes Etats, ACHMET est le seul qui soit propre à l'un & à l'autre: Il vous aime depuis longtems; le seul respect l'a obligé de nous cacher ses sentimens: Il a fallu que je le prévins pour l'encourager à m'en faire l'aveu. Ainsi, pour prévenir la déclaration de ses rivaux, qui s'offenseroient de mes refus, j'espère que vous serez assez portée d'inclination à m'obéir & assez sensible au mérite du Visir, pour que j'exécute incessamment ce projet.

FATIME fut interdite à cette proposition; elle resta quelque tems sans pouvoir répondre, les yeux attachés contre terre & cherchant quelqu'expédiant qui la tirât d'embaras. Je conviens, Seigneur, lui dit-elle enfin, qu'ACHMET est digne du Trône par sa valeur, par ses talens; les

grands services qu'il a rendus à l'Etat, & peut-être à vôtre personne, ne sauroient recevoir une récompense trop brillante: Je ne dois pas même espérer d'avoir un Epoux plus aimable par l'esprit & les avantages du corps; mais un tel engagement, Seigneur, ne demande-t-il pas quelque tems de réflexion? Je ne me suis sentie jusqu'à présent, aucun goût pour le mariage, & c'est par obéissance que je consentirai; puis-je me déterminer sitôt à une action aussi importante?

Je ne saurois diférer, répondit le Sultan. Je dois exécuter ce dessein avant qu'il se répande. Le Visir a de puissans Concurrens; s'ils viennent à découvrir mon projet, ils formeront leurs demandes & je serai contraint de leur céder, ou d'en faire mes ennemis: Au lieu, que quand vôtre mariage sera accompli, ils n'auront que le regret d'avoir diféré; mais ils ne sauroient m'en vouloir, sans injustice.

Mais, dit FATIME, ne craignez vous pas, Seigneur, que ces mêmes Princes ne s'offensent de ce que vous leur aurez préféré un Visir, que vous avez vous-même tiré des fers, & qui n'est issu que d'une condition populaire?

Ce ne sont pas les Ancêtres, lui répondit le Sultan, qui font le mérite des

homes parmi nous : Ces Princes le savent aussi bien que vous & moi. Nous connoissons les grands homes à leur mérite personnel, & non à leur naissance. De quel œil qu'ils voient ce mariage, je le dois au bien de mes Etats, & j'espère que vous ne me contraindrez pas à me servir de mon autorité, pour vous y faire consentir : Je veux dès demain une réponse positive.

Le Sultan quita alors FATIME, pour se rendre au Conseil, où il étoit attendu, & laissa cette Princesse dans un acablement inexprimable. Elle étoit toute à sa douleur : Sa répugnance à épouser ACHMET & la perte du Bel-Esclave, à l'égard de qui ce mariage l'empêchoit de remplir les desseins qu'elle avoit formés, étoient un double motif de chagrin & son ame en étoit acablée. Non, dit elle enfin, quelle que soit la violence du Sultan, je ne serai pas sacrifiée à la Politique ? Le mérite d'ACHMET n'est pas fait pour me plaire, & les talens d'un Visir ne sont pas ceux qu'il faut pour un Epoux. Capricieuse fortune ! Devois je me voir livrée, presque en même tems, au doux espoir de trouver l'Amant que mon cœur desire & à la cruelle douleur de me voir destinée à celui qu'il abhorre ? Sort cruel !

pourquoi m'ofrois-tu un home aimable ; pourquoi me rendois-tu maitresse de fa destinée & de suivre le penchant qui m'entraîne vers lui , dans le tems même que je faisois mes efforts pour vaincre la répugnance qui m'éloignoit d'ACHMET ! Etois-tu jaloux de la violence que je voulois me faire , & me réservoistu à de plus rudes tourmens ? J'eusse , peut-être , cédé à la nécessité , si j'étois restée maitresse de mon cœur ; mais coment le détacher de celui qu'il adore , de cet objet après lequel il a soupiré si longtems ? Non ; cet effort est impossible : Je veux , à quelque prix que ce soit , éloigner le malheur qui me menace !

Mais , lui disoit NORIS , pourrez vous résister à la volonté absolue d'un Père , au mérite d'ACHMET , que vous ne sauriez nier , à l'impossibilité où vous êtes de doner une raison plausible de vôtre résistance ? Je crains , Madame , que le Sultan , ofensé par vôtre refus , n'en devienne plus pressant & ne veuille précipiter les choses , pour se faire obéir. Tachez plutôt de le ménager ; promettez lui de consentir ; & faites ensorte de trouver quelque moyen de diférer ce mariage. Si vous pouvez obtenir du délai , il pourroit arriver quelqu'accident qui le fera

rompre tout à fait: Nous ferons même enforte que le bruit s'en répande, afin que les Princes étrangers, qui sont à la Cour, puissent s'y opposer & y mettre obstacle.

FATIME ayant rêvé quelque tems sur le conseil de NORIS, alloit prendre la résolution de s'adresser à ACHMET lui-même; pour obtenir le délai nécessaire, en lui promettant de l'agréer pour époux, dès que son cœur y auroit consenti: Elle vouloit lui représenter què n'ayant jamais ressenti de la tendresse pour lui, il convenoit qu'elle tachât de l'aimer, avant de s'unir à lui pour toujours, & qu'il devoit être plus flatté d'obtenir une épouse des mains de l'amitié, que de la supériorité paternelle. Ce moyen là lui ayant paru devoir réussir, elle se dispoit à en tenter le succès, lorsqu'on vint lui dire qu'un Esclave souhaitoit lui parler de la part du Visir.

Après le Conseil, le Sultan avoit retenu ACHMET seul, pour l'instruire du succès de la proposition qu'il avoit faite à FATIME. En lui faisant part de l'indifférence avec laquelle elle l'avoit écoutée, il l'assura qu'il se feroit obéir & lui renouvela ses promesses avec les témoignages de la plus vive affection. Le Visir, qui

aimoit trop la Princesse, pour s'en faire encore plus haïr en l'épousant malgré elle, remercia le Sultan de la faveur qu'il vouloit lui faire, & le pria instamment de la diférer de quelques jours, jufqu'à ce que FATIME eût fait les réflexions nécessaires. Il lui protesta que, quelque grand que fut l'honneur qu'il vouloit lui faire, son cœur en seroit moins flatté, si FATIME ne devenoit son épouse que parce qu'elle n'auroit pas pû s'y refuser. Le Sultan, après quelques instances, lui acorda huit jours; & ACHMET croyant intéresser la Princesse en sa faveur par cette générosité, lui envoyoit par cet Esclave, la Lettre suivante :

ACHMET Visir à la Princesse FATIME.

*L*E Sultan m'a instruit de la proposition qu'il vous avoit faite à mon sujet & de l'indifférence avec laquelle vous l'avez reçue. J'ai été pénétré de la plus vive douleur de me voir contraint de gemir sous le poids de votre insensibilité; mais je serois encore plus affligé, si j'avois le malheur de vous devenir oisieux: Vous n'ignorez pas, Madame, la passion que vos charmes ont allumée dans mon cœur; cependant, quelque violente qu'elle soit, je l'eusse toujours sa-

*crisiée au respect & à votre félicité, si je n'étois jamais parvenu à vous rendre sensible. J'ai été réellement fâché du dessein que le Sultan a formé & surtout de la promptitude avec laquelle il veut se faire obéir. Quoique mon cœur ait été flatté du bonheur de vous posséder, je ne veux vous obtenir que de vous même. C'est pour cela, Madame, que j'ai prié le Sultan de différer de huit jours l'accomplissement de son dessein. Il a bien voulu m'accorder ma demande, pour vous laisser à même de vous préparer à lui obéir avec moins de répugnance. Si je ne puis parvenir à vous plaire, adorable Princesse ! je succomberai à ma douleur ; il n'est plus de bonheur pour moi dans la vie, après vous avoir perdue. Mais quel que doive être mon supplice, je ne presserai pas même l'accomplissement de mes vœux, après les huit jours expirés, si vous n'y consentez volontairement. Je vous aime avec la plus vive passion ; je vous aimerai jusqu'au tombeau ; mais ce même amour est trop délicat, pour vous faire violence & vous obtenir malgré vous. Votre résolution déterminera mon bonheur ou mon malheur absolu pour toute ma vie, mais ne changera rien ni à ma tendresse, ni à mon respect.*

FATIME

FATIME fut réellement touchée à cette lecture & ne pût s'empêcher de plaindre la situation d'ACHMET. Sa générosité excitoit son admiration, mais les intérêts de son amour prévalaient sur tout; elle s'abandonna bientôt à toute la joie que lui inspiroit l'espoir de voir traverser sans ressource le funeste mariage auquel son cœur ne pouvoit consentir. La satisfaction qu'elle en ressentit augmenta son affection pour le Bel Esclave & dans la flatteuse idée qui l'occupoit, elle le fit appeler pour s'en entretenir, avec celui qui en étoit l'objet.

Dès qu'il entra, elle lui offrit sa main à baiser, & ensuite ferrant sa tête contre son sein; Hé bien, lui dit-elle, ne perdez-vous point l'espoir de revoir SOPHIE; doutez-vous toujours qu'elle ne soit entre les mains de quelque puissant rival, desquelles vous ne devez plus espérer qu'elle sorte? Vous aimerai-je encore longtems sans aucune lueur de retour?

Ha! Madame, répondit MAURICE, que ne suis-je en état de goûter une si douce faveur! Trop de bonheur accroît mon infortune; mais j'espère, même sans le vouloir, & mon cœur se flatte encore de retrouver sa maîtresse.

Il sembloit que le Ciel prenoit plaisir à

troubler leurs entretiens par des contretens toujours plus facheux pour FATIME: Celui ci le fut par un des plus cruels & des moins attendus dans ces circonstances. On anonça deux Eunuques, qui fouhaitoient parler à la Princesse de la part du Visir. Ils furent introduits avec une Esclave voilée, dont ACHMET lui faisoit présent. C'étoit, lui dit on de sa part, une Européenne qu'on lui avoit présentée & dont la taille, les graces, l'élégance & la dextérité lui ayant paru devoir plaire à la Princesse, il la prioit d'en agréer le don.

La Princesse, qui dans ces momens là étoit occupée de quelque chose de plus intéressant, s'empressa peu de faire dévoiler l'Esclave, & n'y pensa qu'après avoir renvoyé les deux Eunuques, qui l'avoient amenée. Mais la considérant plus attentivement, elle fut surprise de son port & de sa taille élégante, & par une curiosité si naturelle à toute Femme, elle lui ordona de se dévoiler, pour voir si son visage répondoit au reste de son corps. Mais, grands Dieux! quel spectacle! Elle vit tous les traits de cette même SOPHIE, dont elle avoit le portrait. Frapée come d'un coup de foudre à cette ressemblance, elle poussa un cri aigu, éfet naturel de sa surprise, & tomba évanouie dans les bras de NORIS, qui étoit à son côté.

MAURICE fut encore plus vivement frappé de cet objet ; il n'eût que la force de prononcer le nom de SOPHIE , & tomba , sans sentiment , aux pieds de la Princesse. SOPHIE de son côté ayant reconu son amant au premier coup d'œil , se jeta d'abord après lui , sans dire un mot ; la joie lui ôtoit la parole : Les deux genoux en terre , elle le serra étroitement dans ses bras ; & dans le transport qui l'animoit , colant sa bouche sur celle de MAURICE , elle l'arrofa de larmes d'attendrissement.

Ce fut dans cette attitude que les vit FATIME revenue de son évanouissement. Cependant SOPHIE entrecoupant sa voix de soupirs dans les élans de son amour , je te retrouve donc , cher amant ! lui disoit-elle ; & les Dieux sensibles à mes vœux ne me laisseront pas mourir sans te revoir. MAURICE , mon cher MAURICE ! ouvre les yeux & regarde ta SOPHIE.

MAURICE ouvrant les yeux à ces mots , les fixa sur SOPHIE. Oui , dit-il d'une voix foible , tu revois un amant qui t'adore toujours ; mais dans quels lieux , dans quelles circonstances ! Ses soupirs l'empêchèrent d'en dire d'avantage , & SOPHIE ne comprit point le sens de ces dernières paroles.

Pendant cette Scène touchante, **FATIME** éprouvoit dans son cœur le plus cruel martire. Saisie d'admiration de l'amour constant de ce couple vertueux, & pénétrée de tout ce que le désespoir peut inspirer de douleur à un cœur amoureux, qui se voit ravir son objet, son corps demeurait immobile & son esprit étoit agité d'une multitude de pensées & formoit divers projets; l'amour lui en ofroit de honteux, de criminels même; mais la vertu lui en inspiroit d'autres plus dignes de l'état naturel de son ame. Quoi! dit elle tout à coup, **FATIME** concevroit une trahison! Non; si j'aime cet Esclave au delà de ce qu'on peut aimer, ce n'est pas d'un amour qui puisse me faire comettre des foiblesses, & moins encore des crimes; je veux les rendre heureux; mais qu'il en coute à mon cœur désespéré! En aurai-je la force?

**MAURICE**, qu'on avoit relevé de terre, ayant entièrement repris ses sens, se prosterna aux pieds de **FATIME**, & lui présentant **SOPHIE**, vous le voyez, Madame, lui dit il, mon cœur n'est point trahi; **SOPHIE** n'est point sous la puissance d'un rival; le Ciel la met entre vos mains; seroit ce pour me rendre encore plus malheureux? Quels sentimens dicteront vó-

tre conduite? Non, généreuse Princesse! votre vertu ne sauroit adopter de laches résolutions! SOPHIE dépend de vous; seriez-vous insensible à la douceur de faire des heureux! Le Ciel nous a sans doute amenés devant vous, pour que votre générosité achevat son ouvrage, & nous nous mettons sous la protection de votre vertu.

La Princesse, toujours occupée de ses premières réflexions, tenoit les yeux attachés sur MAURICE, sans lui répondre, & l'on voioit dans ses regards ce qui se passoit dans son ame. Enfin rompant le silence, soyez heureux leur dit-elle, tendres Amans! & laissez moi la plus infortunée des Femmes! Allez rapporter dans votre patrie, que vous avez trouvé, dans ces climats barbares, objet de leur mépris, des efforts dignes de la plus pure vertu! Je veux vous procurer votre liberté, & vous rendre heureux, aux dépens de mon repos.

Ensuite elle leur dit de la laisser seule, pour qu'elle pût imaginer les moyens de les faire passer en France. MAURICE & SOPHIE se prosternant aux pieds de la Princesse, baisèrent les bords de sa robe, pour la remercier de sa générosité, & sortirent ensuite de son appartement.

MAURICE expliqua à SOPHIE le mystère qu'elle avoit remarqué dans les discours de FATIME, pendant que cette Princesse, livrée à elle même, sentoit déjà renaître dans son cœur les forces de cet amour, qui venoit de plier sous les efforts de sa vertu. Elle se voyoit ravir le Bel Esclave, au même instant qu'elle espéroit le plus de le posséder. Sa passion lui inspira des sentimens qui la firent frémir. Elle résolut enfin de les faire partir dès le lendemain, pour ne pas donner le tems à son amour de triompher.

Ayant passé la nuit dans ces occupations, elle fit appeler dès le matin un Aga des Janissaires, à qui elle avoit elle même procuré sa place & qui lui étoit attaché; elle lui proposa de conduire deux Esclaves sur un Vaisseau Marchand, qui devoit ce jour là faire voile pour l'Europe, en les chargeant de quelques balots pour porter à bord, come s'ils étoient à son service, & de les recomander au Capitaine, avec ordre de les débarquer en Europe, dans l'endroit où ils voudroient. Elle lui mit en même tems un diamant de très grand prix à la main, avec une bourse considérable, & lui promit encore une plus forte récompense.

L'Aga promit tout ce que la Princesse

lui demanda. Ces mesures prises, elle fit appeler MAURICE & SOPHIE, & leur ayant communiqué son dessein, leur fit prendre à tous les deux des habits d'Eunuques très simples, & leur fit remplir deux corbeilles de bijoux & d'habillemens précieux, dont elle leur fit présent; c'étoit ce qu'ils devoient porter, en allant à bord.

Ils attendirent ainsi l'Aga, qui devoit les conduire; & quoique FATIME frémit à la seule idée de perdre son Bel Esclave, son impatience n'étoit pas moindre que celle de MAURICE & de SOPHIE: Ceux-ci, de leur côté, ne pouvoient assez admirer la générosité de la Princesse, & je ne saurois dépeindre avec quelle vivacité ils tâchoient de lui en témoigner leur reconnaissance.

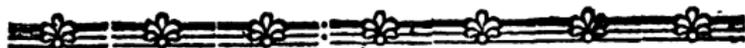
L'Aga étant enfin arrivé, jamais on ne vit séparation plus touchante. La Princesse les embrassoit alternativement avec des soupirs & des émotions, qui afoiblissoient ses forces; & les deux amans, malgré la grande joye qu'ils avoient de partir & de se voir bientôt ramenés dans leur patrie, ne pouvoient se séparer de la Princesse, dont la douleur les attendrissoit.

Enfin FATIME rompant le silence, d'une voix foible & entrecoupée, partez leur

dit-elle couple heureux & digne de l'être !  
Portez mon cœur dans vos climats ; sou-  
venez-vous de l'infortunée FATIME, & pu-  
bliez partout qu'il est encore de vérita-  
bles vertus hors de la Loi de Christ.

L'effort qu'elle fit, pour prononcer ce  
touchant adieu, acheva de l'afoiblir ; elle  
perdit conoissance & tomba évanouie dans  
les bras de son Esclave. Les deux amans,  
aussi attendris qu'allarmés, voulurent la  
secourir, mais l'Aga les força de partir,  
en leur représentant qu'un plus long dé-  
lai pourroit leur être défavorable, & leur  
reconoissance fut contrainte de céder à la  
nécessité.





## OBSERVATIONS

*Sur les vertus des Eaux de Bonn faites en  
1762.*

## I.

**J**EANNETON N. N. Servante à Berne ,  
 avala quelques mois avant son arrivée à  
 Bonn un poison , que la rélation quelle  
 m'en fit m'a fait conjecturer avoir été du  
 Vitriol blanc : Les violentes déjections par  
 haut & bas furent les premiers éfets  
 de ce dangereux minéral ; un dérangement  
 total des fonctions de l'Estomac , un amaigrissement de tout le Corps , des douleurs dans tous les Membres , & une débilité à ne pas pouvoir faire un pas sans qu'elle fut soutenue par deux perfonnes furent les symptomes dont elle étoit travaillée en arrivant à Bonn. Une éruption qui se manifesta sur tout son Corps , ne tarda pas à être suivie d'un mieux-être considérable. L'appétit, les chairs & la force revinrent & les douleurs diminuèrent visiblement. Elle partit au bout de six semaines, un peu foible, mais pouvant marcher sans aide.

## I I.

MARIANNE GRAUSER de Fribourg, âgée de neuf à dix ans, travaillée depuis plus de dix mois de convulsions, accompagnées de vertiges, d'inquiétudes & tremblemens, après s'être baignée pendant trois semaines jitta par tout le corps & prit depuis lors le mieux, de sorte que six semaines de Bains opérèrent sa guérison.

## I I I.

CATHERINE GRAUSER, Sœur de la précédente, âgée de huit à neuf ans, tomba six mois avant son arrivée à Bonn sur une pierre pointue; elle se fit une forte contusion au genou droit. Il s'y manifesta d'abord après une tumeur considérable; elle perdit l'usage de cette articulation, & les secours de la chirurgie ne purent le lui rendre. Elle se trouva réduite aux Béquilles. Un mois de bains lui procura une éruption générale, qui produisit une diminution si notable de la tumeur & de la douleur, que dans six semaines elle pût marcher sans baton. Jusqu'à cette date (j'écris dans le mois d'Avril) elle n'a eue que très peu de ressentiment de ce mal.

## I V.

**SAMUEL FASNACHT**, Pêcheur de Montilier près de Morat, arriva à Bonn avec un tel engorgement de toutes les glandes de la gorge, que son cou étoit d'une grosseur énorme, & les organes de la respiration extrêmement gênés. L'engorgement se dissipa presque entièrement dans quelques semaines, & suivant toute apparence sa guérison auroit été radicale, si le grand concours de monde n'avoit mis M. le Propriétaire & les Domestiques des Bains dans l'impossibilité de lui laisser continuer la Cure, qu'il avoit si heureusement commencée. Je profite de cette conjoncture pour prier Mrs. les Médecins & Chirurgiens, qui conseilleront l'usage de ces Bains à des pauvres malades, de ne leur donner d'attestation que pour la fin du mois de Mai, le commencement de Juin, la fin d'Août & le mois de Septembre, à moins de quelque cas extraordinaire, qui devint tout à coup pressant pendant le reste de la saison.

## V.

**MARIANNE PERRASSON**, Prébondaire de l'Hôpital de Frybourg, mentionnée dans

mes précédentes Observations, a encore l'année dernière fait usage des Bains de Bonn & n'a ressenti jusques au 20 de ce mois que quelques légères attaques de convulsions, qui ne font pas à comparer à celles des années précédentes.

## V I.

Mad. la Justicière N. N. d'Auvernier, dans le Comté de Neuchâtel, que des Obstructions des Viscères du bas-ventre ont engagée à recourir à ces Eaux, en a été très satisfaite.

## V I I.

JACOB HURSY d'Alblingue, Bailliage de Schwarzenbourg, CHRISTIAN SCHWAB de Herzoguen Bouchsi au Canton de Berne & MARIANNE BOUQUET née Rey, de Châtel St. Denis ont été guéris de Rhumatismes invétérés, & un grand nombre d'autres ont été considérablement soulagés.

## V I I I.

ESTER, Fille de Daniel PERSET de Môtier, âgée de trois ans, Marie VISSA de Charmey près de Morat, & Anne Barbe BURLA de Bourg du même Bailliage, âgées d'environ sept ans, arrivèrent nouées,

avec de gros ventres tendus & une maigreur extraordinaire dans tous leurs Membres, foiblesse &c. Elles partirent après avoir éprouvé une grande diminution de tous ces symptômes.

## I X.

MARIE JAVET, née Greynecker du Pras en Vuilly, dont j'ai rapporté la Cure dans mes Remarques de l'an 1761. est revenue l'année passée, avec un commencement de récidence; mais dans peu de tems tous les maux ont disparus.

SCHUELER Méd.



## ANONCE DE LIVRES.

**O**N trouve chez les Frères PHILIBERT, Libraires à Geneve, les Livres suivans :

Mandement de l'Archev. de Paris contre ROUSSEAU, brochure in 12.

Description & Hist. Nat. du Groenland par M. EGGEDE 8vo. 763. avec fig. sur deux pap.

Oeuvres choisies de LA FONTAINE, 8vo II. Vol en trois parties, contenant les Contes les moins libres, avec divers Opuscules, Lettres, Epigrammes &c.

Poésies d'HORACE, trad. par BATTEUX,  
( sans le Texte ) un vol. 8vo.

Réfutation d'EMILE, ou la Divinité de  
la Religion Chrét. vengée des Sophismes  
de JEAN JAQUES ROUSSEAU 3. vol. grand  
8vo Paris 763.

Autre Réfutation par M. FORMEY, un  
vol. 8vo.

Droit Naturel & Polit. de M. BURLA-  
MAQUI, Nouv. Edit. en un vol. in 4to  
caractère cicero. Augm. de quelques Pié-  
ces que l'on distribuera aussi séparément  
savoir 1°. l'Eloge Hist. de l'Auteur, 2°. sa  
Lettre sur le Mariage, 3°. le Jugement  
& Remarques de M. le Professeur HUBNER  
sur l'Ouvrage de M. BURLAMAQUI.



## LOGOGRIPE.

**L**ECTEUR sans aucun subterfuge  
De ma noblesse sois le Juge.  
J'ai plus de quatre cents quartiers ;  
Car l'Auteur de mes devanciers  
Existoit avant le Déluge ;  
Huit Lettres composent mon nom  
Et c'est aux soins de mes semblables,  
Qui sont quelquefois intraitables,  
Que l'on doit le pouvoir de perdre la raison.  
En changeant l'ordre de mon être  
Tu trouveras un Empereur  
Dont l'impitoyable fureur  
Le rendit indigne de naître ;

Puis un Disciple de BACHUS ;  
 Ce qui fit distinguer CRESUS ;  
 Ce que l'Eglise nôtre Mère  
 Présente à ses enfans perdus ;  
 Ensuite une Ville de Suisse  
 Dont un lac arrose les bords ;  
 Un instrument donc les accords  
 Servent à célébrer l'office ;  
 Une inconsolable novice  
 Qui pleure dans l'austérité  
 La perte de sa liberté ;  
 Le nom d'une fière Déesse  
 Aussi sévère que LUCRÈCE  
 Donc les apas livrez gratis  
 Pretendoient subjuguier PARIS ;  
 Plus un cruel antropophage ;  
 Ce que prend sobrement l' Sage ;  
 L'afreux museau de l'enchanteur  
 Qui fit à SANCHE tant de peur ;  
 Certain arbrisseau dont la tige  
 Produit un fruit délicieux  
 Et dont le jus pernicieux  
 Met l'esprit de l'homme en vertige ;  
 Ce qu'une belle ne dit pas  
 Quand l'amour la tient dans ses laos ;  
 Deux Villes dont la plus jolie  
 Se trouve sise en Normandie ,  
 Et l'autre chez les Auvergnats ;  
 Un oiseau qui prend ses repas  
 Sur le genievre & sur la treille ,  
 Et dont le fumet sans pareille  
 Flatte les gourmets délicats ;  
 Mais pour finir la Kirielle  
 Qui tient ton esprit en fouci ,

Apprends donc Lecteur mon ami  
 Que ma main d'œuvre est éternelle,  
 Et que dans l'Empire Ottoman  
 Je suis proscrit par l'Alcoran.

---

Le mot de l'Enigme du mois dernier est LA ROSE; & celui du Logogriphe AIMER, dans lequel on trouve *Amie, Ami, Marie, Ame, Air, Mer, Rime, Arme, Mare, Rame, Ire, Mari.*



## T A B L E

<b>N</b> OUVELLE Interprétation de ces paroles de Jesus Christ, relatives à Jean Bapiste, le moindre dans le Royaume des Cieux est plus grand que lui.	595
<i>Le vrai Talisman, Chapitre VI.</i>	608
<i>Remarques sur l'Histoire de M. de Sully.</i>	618
<i>Essai sur les Descriptions.</i>	645
<i>Fin du Bel Esclave ou la Vertu victorieuse de l'Am ur.</i>	671
<i>Observations sur les Eaux de Bonn.</i>	697
<i>Anonce de Livres.</i>	701
<i>Logogriphe.</i>	702